
La lettre de S.O.S. PSYCHOLOGUE

Numéro 150

revue bimestrielle

août-septembre 2013

FAITES CIRCULER CETTE LETTRE AUTOUR DE VOUS !

SOMMAIRE

1 La pensée du moi...s (R. Rolland)

DOSSIER :

« La fatalité »

Français

1 Editorial (G. Pionon-Cimetti)

2 Commentaire sur la fatalité (G. Pionon-Cimetti)

3 La fatalité (H. Bernard)

4 La fatalité (C. Thomas)

4 La fatalité (P. Delagneau)

5 La fatalité (V. Signès)

6 La fatalité (L. Kapela)

Espagnol

8 La fatalidad (A. Giosa)

8 La fatalidad (C. Manrique)

9 La atemporalidad de las fotos (S. Stella)

10 La salida (A. Tarsitano)

12 A la sombra en la pared (R. Cohen)

« Le temps qui passe » (suite)

12 Le temps qui passe (M. Gabriel)

Agenda

13 Forum des associations du 16ème (C. Thomas)

A lire

25 Ouvrages de la présidente et du vice-président



Où suis-je maintenant ?



Graciela

PIOTON-CIMETTI

Psychanalyste

EDITORIAL

C'est une attitude de résignation passive qui, sous prétexte de lucidité, affecte de ne pas croire à la possibilité de réalisation. C'est pratiquement aboutir à une abdication de la conscience devant le réel.

Un très ancien préjugé humain, le *fatum* des Latins, admet que le cours des événements est com-

Psychanalyse

13 Séance d'analyse de rêves de juillet 2013 (équipe de SOS)

16 Séance d'analyse de rêves de septembre 2013 (équipe de SOS)

Rubriques

28 Structures, but, activités de l'Association – Agenda

Prochain numéro

Octobre-novembre : L'harmonie

mandé de façon inéluctable par on ne sait quelle puissance mystérieuse, naturelle ou surnaturelle, la fatalité, de telle sorte que tout effort contraire de la volonté ou de l'intelligence humaine est vain.

Ce préjugé a été parfois érigé en doctrine, soit sur le plan philosophique sous la forme d'un nécessitarisme absolu, soit sur le plan théologique sous la forme des doctrines de la prédestination.

Ces conceptions, est-il besoin de le souligner, n'ont rien de commun avec la Science. La fatalité y est même souvent conçue comme une puissance capricieuse, douée d'un libre arbitre absolu et qui n'obéit à

LA PENSÉE DU MOI... S

« La fatalité, c'est l'excuse des âmes sans volonté ».

[Romain Rolland]



aucune loi. En outre, la fatalité aboutit, comme l'a montré Leibniz, à « l'argument paresseux » : si l'avenir est fatal, si ce qui « doit » arriver arrivera nécessairement, à quoi bon se dépenser en efforts inutiles ? « Ne rien faire », telle est la conclusion pratique. Et cette conception porte, non sur nos décisions elles-mêmes, mais sur leur mise à exécution.

Fait à Paris, le 21 juillet 2013

La canicule est arrivée.

Situation qui semble vouloir nous inscrire dans la démarche de « l'argument paresseux »,

mais je ne veux pas abdiquer.

Le soleil éveille la conscience, le soleil intérieur

Celui qui dépasse les sordides ténèbres enracinées dans le concept de fatalité

E. Graciela PIOTON-CIMETTI

COMMENTAIRE SUR LA FATALITE

Des événements inattendus arrivent. Je n'ai pas le temps, ni la disponibilité pour écrire un article sur la fatalité. Pour ces raisons je me limite à un commentaire que je ressens comme une vérité profonde en moi.

Ecrit à Paris le 19 octobre 2013

Encore aujourd'hui je n'arrive pas à croire en la fatalité. Mais je crois en revanche en la complicité. Des événements arrivent inévitablement, car c'est le moment où ils doivent arriver.

Mais dans l'événement, si je suis en train de le vivre, pour pouvoir le percevoir, il faut que je sois participant actif.

Je ressens un sentiment spécial de collaboration perçu comme un message, qui est dans une méta-communication en provenance de l'inconscient. Donc j'accompagne l'événement.

Le travail d'individuation à travers le temps permet avec le développement du soi de percevoir des messages très fins, presque subliminaux, qui accompagnent les événements et qui nous obligent à prendre parti dans l'événement, en étant sujet soi-même, un sujet agissant.

Dans ma vie il m'a été donné d'accompagner le départ des êtres aimés et de ressentir au préalable dans le cercle qui précédait le départ seulement, que ce moment arrivait. J'étais donc quelqu'un qui enregistrerait le message, tout signe pour accompagner autrement l'autre dans son passage.

Loin de moi, toute image de fatalité, il s'agissait de ne pas compliquer encore la situation et de trouver une solution, la modalité de l'accompagnement, c'est-à-dire un accompagnement dans la vie, dans la plénitude de la vie, un accompagnement dans la fragilité à la fin de la vie, et un accouchement de l'autre accompagné par ma plus aimante complicité.

Quel étrange fantasme que la fatalité !

Mon maître disait : « l'homme ne peut rien faire, mais il peut faire le mieux possible pour que les choses arrivent autrement ».

Eh bien, faites que les choses arrivent autrement !

C'est plonger dans la situation et remplacer l'idée de fatalité par le sens de quelque chose qui se libère et donne la place à l'espérance, à la confiance. Et encore, même si nous ne sommes pas croyant en quelque chose qui reste sur terre après nous dans la mesure où nous avons laissé une trace chez les autres, un témoignage, un magistère, une communication.

Je ne peux pas penser à la fatalité pour les choses de tous les jours. Je ne peux pas dire que c'est une fatalité pour un couple qui se casse.

Il ne s'agissait que d'un manque de présence, qui peut m'être très utile pour ne pas être absent quand j'ai des choses fragiles dans mes mains et qui ont une utilité.

Ce n'est pas une fatalité pour une mère quand ses enfants se marient. Ce n'est pas une fatalité non plus quand ses enfants partent très loin.

C'est le signe de la dynamique de la vie et des saisons.

Ce n'est pas une fatalité si je sème et que je ne récolte rien, il ne s'agit que d'un mauvais choix de terre et de la semence, d'un manque d'attention au fait que la terre n'était pas labourée.

A quoi me sert cette évidence ? Je n'ai pas de fruit. Je ferai autrement la prochaine fois. Je respecte la semence, comme je respecte la récolte. Mais si la semence est morte, c'est pour me marquer que c'était depuis le commencement un acte dont il fallait prévoir les conséquences.

Pas une fatalité, la complicité !

E. Graciela PIOTON-CIMETTI



Hervé BERNARD

Ingénieur

LA FATALITE

Ce mot semble sonner à l'oreille comme négativement, même si chacun s'accorde à penser qu'elle fait partie de notre espace de vie, bien malgré nous.

La fatalité semble être tout ce que nous n'avons pas pu maîtriser, anticiper, accepter, comprendre et que nous ne souhaitons pas, tout au moins consciemment. Un peu comme la part d'ombre que nous décrit le psychanalyste suisse Carl Gustav Jung, définie comme la partie de nous-même que nous

méconnaissons et qui remonte par diverses voies psychologiques à la conscience pour nous pousser à mieux comprendre cet intérieur, avec nos désirs, nos peurs, nos angoisses, nos blessures, et que Jung présente comme un nécessaire besoin d'évolution personnel.

Mais la fatalité peut par exemple interroger notre quotidien quand des proches aimés ont été atteints d'une grave maladie et ont été inexorablement rattrapés par cette limite que nous connaissons tous, la fin de notre vie, avec notre dernier soupir. Bien sûr notre nature humaine, notre envie de vivre, le discours ambiant ou politiquement correct, nous incite à espérer une rémission, nous commande presque de tout mettre en œuvre pour retarder l'issue fatale, par l'aide des médecins, par l'utilisation d'autres thérapeutiques, par un accompagnement plus proche et plus positif, par une attitude plus volontariste, chacun adaptant sa conduite à sa personnalité et à ses capacités.

L'attitude face à la maladie n'est pas facile à appréhender dans nos sociétés occidentales où la mort reste un domaine encore largement tabou, qui fait peur, difficile à nommer. En tout cas difficile à approcher sans dramatisation ou tout autre réaction émotionnelle.

Certes quand nous avons déjà été confrontés à la longue maladie d'un proche, nous avons peut-être eu l'occasion de nous poser les différentes questions suivantes :

- Quelle distance dois-je adopter ? Dois-je rester en retrait, estimant que l'autre préfère être seul, ou bien dois-je témoigner de ma présence, qu'il n'est pas seul dans des moments de doute, de peur du néant, de douleur physique, parfois d'abandon, qu'elle soit réelle ou psychologique ?
- De quoi parler avec cet

autre qui souffre ou peut-être qui cache plus ou moins explicitement sa souffrance ? Faut-il parler de banalités (faute de mieux), du mal qui le ronge ou préférer rester dans une écoute attentive et empathique et attendre que l'autre vous parle en direct ou « entre les lignes » ?

- Qu'aimerais-je lui dire ou qu'est-ce qu'il aimerait me dire, comme si cette rencontre était la dernière ? Même si toute rencontre entre deux êtres peut toujours être la dernière.
- Dois-je simplement me contenter dans une présence silencieuse ou discrète, ou bien adopter une attitude plus proactive dans l'échange avec l'autre ?

Bien sûr toutes ces questions doivent être nuancées en fonction des protagonistes, de leurs sensibilités, du niveau de leur proximité, de leurs capacités à accueillir l'autre, de leurs capacités à interroger l'inconscient, le sien et celui de l'autre, à interroger l'« innommable », le non dit et bien sûr aussi des conditions du moment. Tout est une question de jugé, dans un accompagnement accueillant sans aucune intrusion, sachant que l'autre est souvent autant diminué physiquement que fragilisé psychologiquement.

Peut-être que l'autre va profiter de ces rencontres privilégiées pour parler avec son cœur de sujets qu'il



n'aurait pas abordés dans des circonstances normales, parce qu'il n'y aurait pas pensé ou qu'il préférerait s'en abstenir.

Car, pour étrange que cela peut paraître de prime abord, pour parler crument, la mort peut rapprocher autant qu'elle peut éloigner. Si la mort est une fatalité, peut-être la fatalité ultime, elle peut permettre d'ouvrir des portes, que nous n'osons pas tout le long de notre vie. Permettons à l'autre qui souffre, souvent dans le silence de la solitude intérieure, d'essayer de les ouvrir, pour d'une part adoucir sa souffrance, mais aussi pour permettre de préparer son départ de notre monde.

Hervé BERNARD



Claudine THOMAS
Secrétaire

LA FATALITE

Le destin n'est pas une fatalité.

Pourquoi éprouvons-nous le sentiment de subir ce qui nous arrive, de se résigner à son sort ? Pouvons-nous sortir de notre position de victime ?

Il existe des individus qui se persuadent être les victimes innocentes d'un sort qui s'acharne, mettant en avant l'évènement malheureux comme extérieur et indépendant d'eux. L'homme s'est toujours défendu de toute implication volontaire ou involontaire lorsqu'il se voit soumis à ce qu'il nomme destin, laissant ainsi une force inévitable décider de sa vie.

La faute est toujours attribuée à un tiers. Il est intéressant de noter que les belles choses et les bonheurs que nous procure la vie ne sont jamais considérés comme des éléments de réflexion ou de projection mais bel et bien de notre fait, comme si nous avions bien gagné notre paradis. Alors qu'un évènement douloureux ne se mérite ja-



mais, il est vécu comme une punition, un châtiment.

La fatalité échappe à notre conscience, à l'explication rationnelle que l'on tente de donner face à des situations négatives répétitives vécues comme inexorables tant elles nous confrontent à notre propre impuissance.

Penser que la fatalité régit notre vie est une forme de défense visant à s'ancrer dans un processus de passivité ou de victimisation. En se déresponsabilisant, on attribue à un autre ce qui est mauvais et source de souffrance.

Ce type de croyances peut prendre sa source dans le passé familial, dans les générations antérieures.

Nous savons bien qu'il n'y a pas de hasard, les évènements ont toujours un sens pour celui qui les vit. Justement les répétitions jaillissent pour nous montrer et dire tout ce qui était maintenu dans l'inconscient. C'est être pris dans les filets de son histoire familiale de telle sorte que l'individu ne semble avoir que peu de liberté face à un tel poids.

Ce thème résonne profondément en moi et j'avoue humblement que ceci est mon histoire. La seule différence aujourd'hui c'est que je prends de la distance par rapport à moi-même donc je commence à voir et à savoir.

Il se pose la question du libre-arbitre qui offre au sujet le choix, il a la liberté de renoncer à la fatalité, or, renoncer c'est choisir. Nos liens affectifs, nos orientations professionnelles, nos rencontres que nous pensons à tort fortuites ne sont jamais le fruit du hasard mais représentatives de ce que nous sommes.

Refuser la fatalité inéluctable qui s'acharne invite à s'engager à ne plus se laisser contrôler mais au contraire donner un sens à sa vie, à ce que nous considérons comme des échecs et permet ainsi d'amorcer un stade encore plus évolutif, plus constructif.

Prendre sa vie en main, sa part de responsabilité est difficile et angoissant, cela implique de prendre le risque de déplaire et de se confronter à ses propres limites.

Certes nous ne pouvons pas contrôler les évènements, mais nous pouvons prendre position par rapport à ce qui nous arrive, c'est ce que nous devons apprendre à faire : prendre position et devenir actif.

Fait à Chessy, le 19 Septembre 2013

Claudine THOMAS

Que la force et la paix soient avec nous dans cette lutte.



Philippe
DELAGNEAU
Ingénieur

LA FATALITE

Quel mot, quel concept, quel cadeau du ciel de disposer d'une telle matière, de connaître la possibilité de la contempler puis de l'explorer.

Cette connaissance nous conduit au concept de matière. Je suis matière, la pensée, les mots, les sens sont matières. Elles sont une émanation subtile de ce que nous sommes. Et par nature, la matière n'est jamais inerte. Elle travaille, se transforme à chaque instant en fonctions des forces en présences.

La pensée, les sentiments que nous manifestons est aussi matérielle, que les voies d'escaladent que l'homme emprunte et élabore dans sa quête d'explorer un monde inconnu et atteindre les plus hauts sommets.

Si seulement nous pouvions avoir le courage de stopper momentanément le cours d'un temps subjectif, pour s'offrir le cadeau de la contempler, goûter à un instant d'éternité ou les sens cachés se révèlent à une compréhension libérées de nos habitudes.

Nous sommes confrontés à une réalité objective à partir de notre réalité subjective. Cette rencontre est un miracle mais même le miracle a son propre temps, un temps que l'on doit lui accorder.

Tout a été manifesté mais tout est et reste à découvrir par soi-même à partir de ce que nous sommes et de nos vérités.

La fatalité, une notion étrange, un concept abstrait que l'on décline sans vraiment y attacher d'importance. Au plus une force que l'on nomme pour expliquer l'inexplicable, pour combler un vide qui apparaît soudain et qui nous fait peur. Expliquer l'inexplicable. Soudain la fragilité de la vie apparaît, ses dangers, no-

tre légèreté peut-être. Nous nous trouvons confrontés à une réalité objective qui lève le voile de notre apparente supériorité pour nous faire ressentir étrangement tout petit et vulnérable.

Dans mon écoute, à plusieurs reprises, j'ai cru percevoir une confusion faite entre la fatalité et la destinée. Quelque soit le mot utilisé j'entendais la même pensée. Tenter de donner un sens à une réalité objective qui nous échappe, à partir d'une matière qui n'a pas été travaillée.

Travaillons la matière quelle que soit pour pouvoir s'en faire une opinion, une réalité vraie. Elle se donne complètement à nous. Respectons là.

Continuons, recommençons, le travail nous libère de nos croyances, de nos préjugés, de nos certitudes non questionnées, de notre ignorance.

Livrons nous à elle dans le travail volontaire et conscient. Elle manifeste ce que nous sommes. Laissons la œuvrer en nous avec pitié, laissons là construire l'homme véritable, le seul homme capable de recevoir, de choisir et d'honorer sa destinée.

Que Dieu ait pitié de nous !

Chesny, le 23 Septembre 2013

Philippe DELAGNEAU

Véronique SIGNES

Ecrivain

LA FATALITE

Qu'est-ce qui est fatal ? Le destin ? Le cheminement de notre vie ? Nos choix ? Ou bien plutôt les conséquences de nos choix. J'ai choisi à un moment de ma vie de me tourner vers la spiritualité, le yoga, le bouddhisme, les énergies..., mon choix m'a conduit sur des sentiers escarpés et dangereux. J'y ai rencontré mon maître à penser. J'y ai rencontré un nombre croissant de compagnons de route, j'y ai vécu des instants de mirage, des moments d'éternité, des après-midi ensoleillés, des éveils édulcorés et d'autres assombrés. J'ai souri, pleuré, aimé, pardonné, haï, inspiré, rejeté, étudié, analysé, dégluti, lavé et étendu au soleil de la vie mes pensées les plus profondes. Etait-ce fatalité ? Etait-ce mon karma ? AI-je choisi ma destinée ou s'est-elle imposée à moi ? Suite logique de ma vie passée.

Ce soir, j'ai semé les graines de mon jardin d'hiver. Demain je poursuivrai l'aménagement de mon espace extérieur. La fatalité d'un printemps pluvieux n'a pas empêché mes semis de printemps de me donner de superbes fruits tendres à croquer. La fatalité m'interdit le re-



tour à l'emploi. J'étudie l'argile, les chakras, les bains de sel, les orbes et les spirales, la kundalini et tant d'autres choses. J'expérimente, je joue, je laisse la fatalité décider de la suite des événements, je trace le sentier, pose les pas qui vont conduire à mon antre de sorcière, j'explore la vie, j'écoute les papillons voler autour de moi, mon amile scarabée revient chaque jour me rendre visite, les gros vers de terre me racontent leurs galeries souterraines, les lézards se faufilent entre mes jambes, je respire, la vie vibre, l'esprit est infini, partout.

La plus grande fatalité de ma vie, je crois que ça a été ma rencontre avec Graciela. Elle était programmée depuis la nuit des temps ! Belle nuit à tous ! Le marchand de sable vient de passer...

Véronique SIGNES

Laurent KAPELA

Thérapeute

LA FATALITE

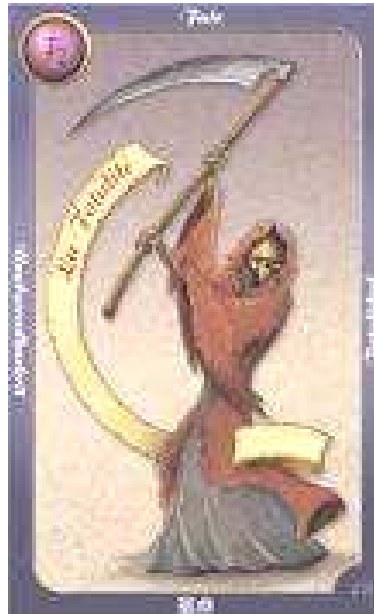
Avant de rassembler les faits qui dessineront le visage approximatif de la fatalité dans ma vie, se pose cette question : qu'est ce que la fatalité ? Je peux relier la définition de la fatalité à des notions qui s'entremêlent et dessinent l'unité de la fatalité qui est au fond, le voyage commun de l'humanité vers la mort.

La fatalité se définit comme :

Un destin, une force occulte qui déterminerait les événements. Elle se définit comme le caractère de ce qui est fatal et inévitable. La fatalité de la mort.

Une sorte de nécessité, de détermination qui échappe à la volonté. Enfin elle révèle un concours de circonstances fâcheuses, imprévues et inévitables, une malédiction : une sorte de fatalité qui accompagne ses entreprises.

Ma vie a été ponctuée par des évé-



nements qui m'ont amené à vivre selon les intuitions et la raison. Néanmoins de tout temps le voyage vers la mort inéluctable a constitué la fatalité suprême. Dans ce voyage se succèdent différents événements qui viennent confirmer l'alliance de la vie et de la mort. Comme toute alliance, les compromis sont nécessaires pour apprivoiser les parcours.

Je suis né en 1957 en République Démocratique du Congo. C'est dans une famille de sept enfants que j'ai été élevé à des valeurs chrétiennes. Tout petit déjà j'apprenais dans le cadre de mon éducation et mon environnement que j'étais né pour être heureux éternellement. Malheureusement ma filiation d'Adam et Eve fut ma première rencontre de la fatalité pour affronter le monde. Je serai obligé désormais d'affronter la fatalité depuis cette désobéissance.

Ainsi donc j'étais déjà inscrit dans la réalité de la mort, de ma propre mort. J'ai beau faire et grandir, mais la perspective de la mort me poursuit. Je vais apprendre à vivre et à lutter pour mieux vivre.

Tous les mercredis après midi, Maman nous confiait à Marie en toute confiance, une femme de trente ans, pendant ses heures de travail au ministère des affaires sociales. Ce jour-là, j'avais huit ans.

Marie m'appelle. Je la trouve dans sa chambre, nue. Elle me demande de m'allonger à côté d'elle. Plus tard je saurai qu'elle m'a abusé. Pourquoi moi ce jour-là ? Comment dire non à cette femme que je trouvais belle et qui avait une telle présence dans ma vie. Ma mère n'en saura jamais rien.

À l'âge de 10 ans, j'ai perdu mon frère Guy âgé de 1 an. Je me souviens du guérisseur qui passait à la maison pour porter les premiers soins à cet enfant fiévreux. Je me souviens de ma mère éloignée de son mari en mission professionnelle. Une semaine a suffi pour que ce frère nous quitte un matin à 4 heures. L'enfant que j'étais ne comprenait pas cette disparition alors que la veille je l'avais dans mes bras partageant nos sourires. Pourquoi est-il mort, pourquoi lui et pas moi, qu'est ce qui a fait qu'il soit mort malgré l'intervention médicale et les soins familiaux chargés par tant d'amour donné et reçu ?

La vie continue et me voilà à 14 ans en internat dans une école de missionnaires pour effectuer « mes humanités » de la 3ème à la 6ème en humanités scientifiques. Mes plus belles années, passées dans cet institut ont été marquées par deux événements fatals, qui ont marqué ma vie.

Dans le cadre de la coopération « corps de la paix » zairoise et américaine, Miss Fink professeur d'anglais surveille un test de connaissances. Alors que nous étions plongés dans l'exercice, Miss Fink rédige un long courrier sans même porter attention aux élèves, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Pour anecdote, nous avons tous trichés ce jour-là profitant de son manque de vigilance. Le jour même à 20 heures Miss Read sa collègue américaine, professeur de mathématiques nous annonce la disparition de Miss Fink. Le lendemain matin, le Père Gérard jésuite et proviseur de l'établissement organise une battue

pour la retrouver. Trois cents élèves sont mobilisés en forêt sur un rayon de 5 kms. Une troupe d'élèves retrouve les sandales de Miss Fink sur le bord de la rivière Inkisi, mauvais présage. Plusieurs hypothèses : elle s'est jetée à l'eau, ou a été victime d'un accident. La recherche lancée aboutit à la découverte du tronc de Miss Fink rapporté par un pirogier. Un mois plus tard les restes de son corps ont été rapatriés aux Etats Unis.

Cet événement aura marqué ma vie sur la question de l'existence, comment une femme en plein âge, engagée dans le mouvement de Paix, corps peace en Afrique dans un élan d'humanité pour servir et prendre soin des autres repart en mille morceaux dans son pays d'origine ? Quel est le sens de la vie, de ma vie ? Pourquoi s'engager ?

Dans ce même lieu où je fais mes études, un camarade de classe prend le chemin de bas fond pour puiser de l'eau. Il pleut à torrent, en remontant, son seau d'eau sur la tête, la foudre déracine un arbre et emporte un fil électrique qui encercle mon ami. Sa mort est immédiate, malgré l'intervention de l'infirmier de l'école. Quelques heures plus tôt nous partageons le même repas ensemble et avions programmé la sortie du dimanche habituelle pour rencontrer les filles. Pourquoi lui ? Qu'est ce qui l'a poussé à descendre ce jour-là ?

En 1981, j'ai 24 ans, j'atterris en France en exil, quittant ainsi, ma famille, mes amis, mon pays natal. Au bout de six mois j'obtiens le statut de réfugié politique et 6 ans plus tard la nationalité française. C'est le début de la double absence, caractérisée par l'absence de mon pays d'origine en terme physique et mental et de l'autre par le fait que le pays d'accueil me rappelle que je ne suis pas d'ici par les représentations sociales et culturelles qui me renvoient sans cesse à l'Afrique. Comme Abdelmalek Sayad dans son livre la « double ab-

sence », je me retrouve dans la situation de l'émigré qui est à la fois oublié dans son pays d'origine et dans son pays d'accueil où il est contraint au mutisme, donc doublement absent.

Je cherche ma liberté d'agir dans cette nouvelle société pour moi, par le travail, le mariage, la fondation d'une famille. Malgré cette construction de soi, jamais je n'en fais assez. Il faut toujours faire plus pour mon droit d'exister. Je trouve mon émancipation dès lors dans le savoir et la connaissance. Chaque année depuis 30 ans je n'ai pas cessé de suivre des cursus universitaires, une quête de liberté, mais ô combien épuisante. Il ne s'agissait pas de capitaliser une succession de diplômes, mais de sortir de la roue fatale de la double absence pour créer des ponts entre mon pays d'origine et mon pays d'accueil. Je me pose la question de cette interminable quête de la construction de soi pour contenir le « jamais assez ».

Dans cette dynamique du « jamais assez », j'ai été perturbé par la mort pour la première fois en Europe. J'ai été confronté à la mort dans mon pays d'origine par la mort de mon petit frère Guy et en Europe j'ai subi le deuil de deux êtres chers, celui de mon frère aîné et celui de mon père. En 1997, mon père m'interdit de venir aux obsèques de mon frère aîné pour me protéger des tensions politiques locales. En 1999, au décès de mon père je suis confronté à un double

choix. Je dispose de la somme financière me permettant de faire le voyage et participer aux obsèques ou je dispose de cette somme pour couvrir l'ensemble des frais d'obsèques selon le rite local et donc de ne pas assister aux obsèques pour répondre aux rites funéraires et conventions sociales. Il m'a fallu 4 ans pour visionner le film des obsèques de mon père. Ce n'est que ce jour là que j'ai commencé à faire mon deuil. Au lieu d'être en unité avec moi-même, j'ai été confronté à faire un choix qui m'a contraint alors que j'aurais pu vivre les obsèques de mon père avec, ou, sans argent. Par ce deuil j'ai été frappé par la double absence et le « jamais assez ». « Le jamais assez » m'a amené fatalement à ne pas assister aux obsèques de mon père.

Aujourd'hui, j'ai 56 ans et dans cette quête je n'ai pas vu passer les années. Dans ce pays d'accueil où tout est norme, l'heure de la retraite a sonné. Il me faut préparer le départ mais quel départ, pour aller où ? Je suis à nouveau confronté à l'exil. À la triple absence cette fois ci. Quitter mon pays d'origine, atterrir dans le pays d'accueil et à nouveau convier à partir. Il me faut à nouveau quitter. Quitter ce qui a fondé ma construction, celle d'une famille, d'une carrière, d'un environnement.

La question qui reste posée est la construction de mon voyage via la connaissance de soi en ouverture



aux autres. Telle la pleine conscience pour me permettre de me sécuriser en tenant compte de l'ici et du maintenant, projeter sereinement mon trajet dans la perspective de bien vivre.

Je ne pouvais écrire ces faits sur la fatalité si je ne voyais pas dans cette dure introspection la voie de l'avenir.

Paris le 8 septembre 2013

Laurent KAPELA



Alejandro GIOSA

Psychologue

LA FATALIDAD

En la vida las cosas suceden. Parece una frase obvia, que no admite más explicaciones que lo que afirma, pero me asombra todo el significado que puede tener si la pensamos con más detalle.

Muchas personas piensan que tienen una vida afortunada y otras piensan lo contrario. ¿Es que hay vidas en lo que todo es desgracia y otras en las que todo es felicidad? ¿O depende más de la forma como se mire? Algunos coleccionan anécdotas de desgracias y otros, tal vez los menos, se regocijan con sus relatos de felicidad.

¿Será que las cosas suceden, sean buenas o malas? ¿Hasta dónde y hasta cuándo las cosas pasan porque tienen que pasar? ¿Habrá tantos sucesos buenos como malos en las vidas de las personas? ¿O la balanza desequilibra siempre hacia la fatalidad?

Las definiciones religiosas sobre el tema dejan grandes lagunas de conocimiento y terminan por no explicar nada. Es lamentable que algo tan evidente como la felicidad y la fatalidad no puedan ser explicadas de forma convincente por los supuestos encargados de hacerlo. Lo cierto es que no hay certezas en este tema.

Lo que creo es que metafóricamente cada persona es un mundo y



cada uno tiene una historia tan diferente a la de otros que parece increíble que pueda haber tanta diversidad.

Y dentro de esa diversidad podríamos encontrar que hay gente afortunada y gente sumida en la fatalidad. Y es así. Y no es justo desde el punto de vista estrecho y reducido que tenemos, pero es una realidad comprobable, e innegable.

Y pienso también que la mayoría de los humanos viven más en el sufrimiento, por cantidad y calidad del mismo, que los que tienen un feliz pasar.

Y si esta es la única vida que tenemos como seres orgánicos nacidos en este mundo, la posible conclusión es que nacimos para sufrir, para estar condenados a la fatalidad.

Es muy frágil la mantención de la vida. Tenemos que tener todas nuestras funciones en perfecto funcionamiento. Tenemos que incorporar sustancias apropiadas al cuerpo para que funcione correctamente y tener la suerte que no se infiltren otras sustancias y organismos que pueden perjudicarnos hasta el punto de acabar con nosotros. El equilibrio es muy frágil y requiere cuidado constante, sea este consciente o inconsciente.

Y la fatalidad igual sucede, siempre si infiltra y termina por vencernos, ya sea a su esperado momento en la vejez o muy probablemente antes.

¡Que los ignorantes con título nos expliquen esto por favor!

Lo curioso y extraordinario de todo esto es que igual nos gusta vivir. Lo hacemos como si ignoráramos todas las desgracias que nos rodean.

Ante este panorama no cabe menos que afirmar que somos seres valientes, aventureros, formidables guerreros de la vida, que no sucumben ni ante la peor de las adversidades. Somos curiosos, arriesgados, impetuosos. Sabiendo que todo va a terminar de la peor forma, seguimos adelante y le ponemos ganas y valor a todo hasta el último día de nuestras vidas, y hasta el último minuto vamos a pelear por vivir y por las cosas que dejamos en el mundo. Vamos a lamentar lo que no pudimos hacer y estar orgulloso por lo que hicimos bien. Y hasta el último minuto, y sabiendo que nada de lo hecho valió la pena, vamos a pensar que sí lo valió.

¡Qué extraordinarios seres que somos! Seguimos adelante cuando cualquier cómputo nos diría que sería mejor abandonar todo antes de empezar.

¡Que los ignorantes con título nos expliquen esto por favor!

En la vida las cosas suceden y no sabemos por qué ni para qué. ¡Pero qué bien que afrontamos los retos, con qué valor y coraje!

No cabe duda que conocemos muy poco de la vida, pero cada vida, es un acto de valor y coraje inigualable. No hay cobardes en este mundo, no podría haberlo, ya que el solo hecho de estar vivo es la prueba de la existencia de muchas virtudes que son las que nos mantienen vivos.

Aunque sea por unos pocos segundos tomemos consciencia de lo formidable que es el ser humano, que elige vivir y ser feliz cuando todas las evidencias aconsejarían ni siquiera asomarse al camino de la vida.

Lic. Alejandro GIOSA



Carla MANRIQUE

Psychologue / psicóloga

LA FATALIDAD

La fatalidad es un suceso inevitable, generalmente infeliz, relacionado con el hado o el hado inevitable.

El fatalista puede declarar que las cosas ocurren en cumplimiento de sentencias prefiguradas en inabordable escrituras, pero comienza a quedar iluminado por una gracia secreta si es que juega a una meditación o un conocimiento a posteriori. Cuando los hechos, en su radical libertad, ya acontecieron.

Porque si el fatalista piensa a posteriori es quizás para soñar, ya de vuelta de su vocación por ver en lo real un presagio cumplido, que los hechos pueden deshacerse con otros hechos. Para el verdadero fatalista, así, el tiempo no existe. Y si el fatalista puede pensar a posteriori es porque también sabe situarse imaginariamente en un callado lugar anterior a los hechos, como si dijéramos, en dos lugares al mismo del tiempo.

Y allí, antes de que las cosas ocurran, nada sabe de ellas. Con ese recurso fantástico, quizás logra ser un dúctil personaje que cada vez que lo asalta la idea de que lo real "por algo es", se detiene a pensar que todo puede ser evitado. Entonces cada acto acontecido efectivamente, que coloca en la drástica pertenencia al mundo inflexible de las cosas hechas, lo interpreta a la vez como parte del ámbito imaginario de nuestras libertades y juicios autonomistas sobre la historia.

Por eso el fatalista, entendido como un artista de lo contingente, no ve antes que las cosas ocurran, sino que ve antes sólo como resultado de que un hecho cualquiera de la historia siempre le parece "necesario". El derecho a deshilvanar lo dado se lo atribuye su juego con el

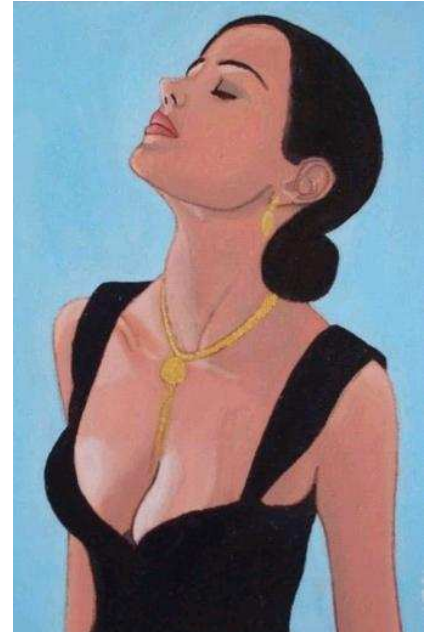
destino y los hados irreversibles de las cosas.

Empeñar para la autonomía y la crítica ese saber a posteriori para anticiparse a los hechos, en buena teoría permitiría reclamarle al fatalista algo así como "por qué no avisó antes". Pero la confianza de saber ciertas cosas están trazadas de antemano. Pero saberlo después, convierte al fatalista más que en un obsesivo, un Strindberg o un Schreber, en un resignado gentil.

Ciertas historias nos gusta verlas cumplirse, tenemos ya las suficientes previsiones para ellas. Y cuando ocurren, nos gusta pensarnos como previsores o visionarios. Las religiones, el "el saber popular", el psicoanálisis, las literaturas de la melancolía y cualquier idea sobre las "fuerzas intrínsecas de las cosas" postulan diversos dilemas sobre la fatalidad y el fatalista. En general, no se los quiere bien, pero algunos sentimientos muy sólidos que recorren toda la historia del hombre, hacen respetable este recurso a lo irremediable que emerge cuando el conocimiento responsable parece quebrarse.

Sin embargo, al margen de esas poderosas teorías y sentimientos, preferimos creer que ser fatalista es una opción. Es decir, un acto deliberativo propio y autónomo. Quien elige ser fatalista no elige ser agorero o pronosticador fastidioso. Ciertas historias nos gustan o preferimos verlas ya canceladas, cumplidas, o se la adjudicamos al supuesto modelo que las prefiguraba. Pero el fatalista se abstiene de lanzar su admonición o su advertencia.

Porque hay dos formas de hablar de la fatalidad. Antes y después del hecho. Antes, la sospechamos e incluso al sospecharla la provocamos. (Este no sería un juego legítimo para el fatalista). Y después, como secreta alabanza a la libertad de interpretación y de decisión sobre el mundo. El fatalista juega con una crónica ya anticipada y desconocida, pero al declararse fatalista, y es cierto, el verdadero fatalista sabe que lo es, pone en juego el



verdadero síntoma de la liberación: reconoce en los aconteceres un drama de destino, pero en su propio nombre elegido, sabe que la fatalidad se interrumpe si seguimos el rumbo de los hechos y conocemos nuestra presencia en ellos como el azar inaudito de un algo que al nombrarse, aunque ese nombre sea el del fatalista, proclama de por sí que todo puede desconectarse, revertirse y volverse a comenzar.

Carla MANRIQUE



Silvia STELLA

Avocate/abogada

LA ATEMPORALIDAD DE LAS FOTOS

Tengo una oficina nueva. En la empresa donde trabajo, me adjudicaron un escritorio nuevo, tiene puerta y ventana. Por qué digo esto; es porque antes mi lugar de trabajo era un box, como en las películas, crees que es tuyo, pero está abierto, todos te pueden ver y tú puedes ver a todos, escuchas sus voces, sus comentarios, el ruido de una impresora, las pisadas, los malos humores y solo de vez en cuando a alguien reír. El tiempo pasa en función del movimiento continuo.

Un escritorio para mí fue algo especial, por fin y después de muchos y largos años tengo una habitación con puerta y ventana.

Si quiero saber qué pasa en el mundo o si el sol se escondió, miro por la ventana y si quiero alejarme de los demás cierro la puerta.

En una palabra: si miro por la ventana veo pasar el tiempo y si cierro la puerta me protejo del tiempo de los otros.



En fin, a la oficina o escritorio, como quieran llamarlo, lo fui decorando: escritorio y silla nueva, sillones, muchos lugares para libros, biblioratos y hasta una caja negra donde guardo medias de lycra, por si se corren las que llevo puestas, además de crema para manos y aspirinas.



Hoy, en casa, a raíz de Dios sabré qué, me detuve a ver fotos y entonces, ya que estaba decidí separar algunas, para colocar en portarretratos en mi nuevo escritorio.

Comencé a escrutar una por una. Las primeras que aparecieron obviamente las más nuevas. Elegí una que estamos Graciela y yo, en su último viaje por Buenos Aires, me gusta mucho porque nos parecemos físicamente.



Entonces empezaron a aparecer los recuerdos, y se pusieron en el presente.

Graciela me había regalado dos vestidos parisinos que eran un amor, busqué las fotos en las que estoy con esos vestidos, y mirándolas, se sumó otro pasado al presente.

Elegí otra de una señora, que ocupa desde hace muchos años, el lugar de mi madre o tal vez de una madre. No tengo muchas fotos de ella, así que me costó decidirme a ponerla en un portarretrato por miedo a que la luz la deteriore. Se llama Chola y tiene 92 años.

Por supuesto que siendo egocéntrica, elegí una mía.

En ese espacio me detuve, no elegí más fotos, sólo las autorreferenciales, y los referentes, unidos en un cartón a color, pero verlos marca un ritmo temporal, un ritmo a seguir.

Entonces comprendí por qué no elegí alguna de mis padres. Y es porque ellos no están, ellos pertenecen a Dios, a la eternidad, ya no son míos, ya no son mis padres. Son fotos, en las que sus caras perdieron el relieve, el encanto de acariciar sus caras, que me den la mano y ese mirar a los ojos que sólo los padres pueden hacer.



Ellos ahora son chatos, casi sin rostro, sólo el que la foto me per-

mite ver, perfil derecho o izquierdo, semi agachada la cabeza, y yo en el regazo de mi madre, pero no lo recuerdo, sólo sé que ocurrió porque está en una foto.

Las fotos nos traen imágenes, las imágenes nos traen situaciones que ni siquiera recordamos haber vivido y otras nos permiten pasar de la alegría a la tristeza en cosa de segundos, otras que acariciamos y otras que nos recuerdan que debemos hacer un llamado telefónico.

- Te tomo una foto
- Te saco una foto

Dos formas de referirnos a un mismo acto. Si te tomo una foto te retengo en el tiempo y si te saco una foto te pongo donde quiero, pasado, presente o futuro.

Las fotos no tienen tiempo, las fotos son lo que ellas representan y no la imagen misma, las fotos minimizan a las personas. Mis padres pasaron de ser personas amadas por mí, a un pedazo de papel en el que mi padre me da un beso y mi madre me tiene en su regazo.

Tengo miedo que esa termine siendo la única imagen de ellos que tenga.

Silvia STELLA



LA SALIDA

*Extracto de "La causa de los Peces",
Ed. Vinciguerra, Buenos Aires, 2012*

Mi auto rasgó la niebla para descubrir un caserío devastado por la miseria, de ceniza, barro, estiércol. Un chiquito de cabeza cuadrada, morocho, arropado con un saco de lana gruesa, celeste, cruza corriendo la calle; tiene cuatro o cinco años. Lo persigue a los gritos una mujer sucia, descalza, tal vez su madre. De la nada vi a mi lado un

pibe con las manos en los bolsillos, los ojos en blanco, el cuerpo de alambre. «Hola». -intento parecer natural- «¿Cómo salgo?» No me contesta. Huele mi temor. Hace una pausa como quien saborea el chocolate desecho en la boca. Sabe que estoy atrapado, goza con mi ceño, se regodea con mi rostro desolado. Finalmente dice con fingida resignación: «Y ¿para qué te metiste?»

Estoy en una esquina apenas iluminada por un foco gastado. Pasa una motocicleta con el caño de escape echando humo, provocando estruendo. Se acercan, me rodean con un par de vueltas. Trago saliva aunque simulo seguridad «¿La salida, muchachos?» Se ríen socarronamente: «Por acá no tenés salida».

Aprieto el acelerador al ritmo de mi pulso. Echo a rodar mi desesperanza. Eludo la moto con una maniobra brusca, riesgosa, casi desesperada: un intento ilusorio de evadir la infamia. El auto no se afirma en el fango. Yo siento que me hundo en la mierda. Hago tres cuadras saltando entre montículos y pozos, para ir a parar a un callejón sin salida. Las callecitas se vuelven corredores, los corredores, pasillos y los pasillos se me antojan tenebrosos. Echo un vistazo al lugar: se diría que está inhabitado, de no ser por los perros y las figuras fantasmales recortadas en la niebla. Desaparecen de golpe, como si la tierra las devorara y emergen desde la sombra en un instante como si, indigesta, las escupiera. Pego la vuelta, desando el camino, vuelvo a la esquina. Trato de recordar la calle de entrada. La falta de luz me impide ver siquiera algo. Oigo una música estridente. Me paro unos metros más frente a la casucha desde donde imagino que proviene. Es una cumbia. Machaca una frase con la melodía de un martillo pegando sobre un clavo: «volar, volar, volar... sólo quiero volar». Sale una parejita tambaleándose. Bajo el vidrio y les hago señas. No se acercan pero igual les grito: «perdón...». La chica viste un

jean ajustado, zapatillas, una polera rosa que no disimula el pecho cargado. En otras circunstancias me hubiera parecido atractiva. Ahora, no me animo siquiera a mirarla a la cara. El novio, no sé por qué se me ocurre que es el novio, la lleva del brazo, la conduce a algún lugar forzándola. Vuelvo a gritar: «Perdón chicos, me escuchan» ¿me pueden ayudar? No me escuchan, o hacen que no me escuchan. Les debo parecer una presa en la madriguera. Transpiro, mi piel despide un aroma ácido; no lo reconozco. Es un olor nuevo.

Pongo marcha atrás, retrocedo, golpeo con la culata un tacho. El ruido atrae a dos hombres de rostro áspero. Uno tiene la cara cortada, una serpiente tatuada en el brazo. El otro la mirada torva, ladina. Me amenazan o me insultan, no los escucho con la ventanilla cerrada. No hace falta; estoy perdido en territorio enemigo. Crucé la frontera. Debo estar pálido. ¿Cuántas cuadras habré recorrido en aquel laberinto?

La agitación me oprime el pecho, me seca la boca. Trato de respirar profundo para contener las ganas de vomitar. Doy arranque con el motor encendido. El chirrido hiriente delata mi presencia. Escucho unos estampidos a lo lejos; veo luces que se prenden, oigo vecinos que se interrogan cambiando gritos de una casilla a la otra. El frío los retiene dentro de las guaridas de ladrillo, madera y chapa, pero puedo oler sus miradas. Las ruedas empiezan a patinar sobre los charcos que dejó el último aguacero. Una cubierta persiste en girar sobre sí misma, lanza barro, se empaca.

Me bajo a mirar, con la remera todavía transpirada por el partido de tenis que acabo de jugar en la cancha situada al otro lado de la autopista, por la calle que erré para venir a dar a la villa. Me cuesta afirmarme en el lodazal. Otro espectro surge desde la bruma: «Goma ¿que estás haciendo acá? ¿Querés que te maten?» Le pone letra a mi presa-

gio. Me anuncia mi muerte. El olor ácido era eso. El olor a muerte.

Buscó mi celular con las manos temblorosas, pido ayuda, llamo a la policía, denuncié mi secuestro, invento una historia sin lugar, pues estoy perdido. Vuelvo a escuchar ladridos inquietantes. Me acuerdo de mi perro; de las piruetas afectuosas que me dedica cuando regreso a casa. La palabra hogar se desvanece en aquella realidad morbosa. Se me acerca un viejo con una sonrisa desdentada. No entiende mi pánico. Cree que estoy trastornado porque voy y vengo, de un lado para el otro, sin detenerme, maldiciendo por lo bajo contra mi suerte. Me pide las zapatillas; prometo regalárselas si me acompaña a la salida. «De acá no se sale», me responde críptico, enigmático.

Decido dejar el auto y largarme a correr. Pero ¿hacia dónde? Todas las calles parecen iguales: sombrías, estrechas, se angostan en senderos para acabar en la negrura. Diviso unas siluetas recortadas sobre la neblina, que van cobrando nitidez a medida que se acercan: son muchachotes con las cabezas tapadas, con capuchas o gorros. Hurgueteo en mis bolsillos: no tengo suficiente plata para ofrecer. Ni siquiera soy una víctima atractiva. El viejo se escapa renqueando.

Guardo el celular, me subo al auto. Acelero y entierro todavía más la rueda en la huella. El barro salta salpicando los vidrios. Prendo el limpiaparabrisas tratando de despejar la cortina marrón que me envuelve. Me encierro, trabo las puertas. Me aferro al volante, inmóvil. Unos dedos de morcilla limpian la ventanilla para mirar hacia adentro. El esperpento pega la cara al vidrio. Veo cómo se le achata la nariz gorda. Percibo la fiereza de las fosas nasales ensanchadas por la respiración excitada; tiene un párpado caído sobre un ojo estropeado vaya a saber cuándo, mientras que el otro es sólo una pupila marrón sobre un telón amarillento. Re-

cuerdo haber visto esas caras en las pesadillas infantiles, en las películas de piratas, en los circos. Me hace señas para que baje el vidrio; dos se colocan atrás, me rodean, farfullan algo incomprendible, empiezan a sacudir el auto. Siento los tirones en mi estomago...

Acelero con una furia desatada, estrenando una violencia nueva. Esta vez, las ruedas muerden tierra firme y el auto sale despedido como un bólido, recorro una distancia casi a ciegas, golpeo algo, lo aplasto, tal vez un perro, giro el volante y me estrello contra un poste. Caigo en un sopor, estoy atontado, me duele el pecho al respirar, seguramente tengo las costillas rotas. Escucho los gritos desesperados de una mujer. Alcanzo a reconocerla: la mujer sucia, descalza, tomándose la cabeza.

Me desvanezco, despierto de a ratos, ahora con una sirena ululando en mi cabeza. Compruebo que mi cuerpo está tirado en el piso. Giro la cabeza. Una ronda de mujeres histéricas llora su dolor. Entrecierro los ojos, algo me pone en movimiento. Dejo atrás esa miseria fantasmal, escucho voces de ultratumba, y el eco de un grito desgarrador. Se me aparece el pibe de cuerpo de alambre. O, quizá, lo sueño.

Se reitera en un lamento: ¿Para qué te metiste, flaco?

Alberto TARSITANO



Rut COHEN
Psychologue
Psychosomatologue
Psychodermatologue

A LA SOMBRA EN LA PARED

Viene al encuentro.

La sombra en la pared refleja una figura sin rostro que parece un engrana aturdido salido de un cuento para niños antiguo.

La miro.

Entrecierro mis ojos para percibir más nítidamente sus límites.

Me asombro por su presencia.

Susurra en mis oídos una canción que no reconozco y que sin embargo me embriaga.

Frío y calor recorren mí piel.

Tiemblan mis manos.

De pronto recorro el aire límpido que llega desde la ventana entornada y comienza a cantar un pequeño pajarito un "arrorró niño mío no te asustes son tus vida inscriptas en la pared"

Creo liberarme del encierro mental que produjo la sensación de anhelo y lejanía que palpitan en la sombra en la pared.

Y entonces lo ajeno y lo propio se confunden en un abrazo y la sonrisa despierta en mis labios devolviendo un sabor agrídulce perdurable y sostenido.

Enciendo la luz en mi alma y despierta el repiqueteo en mi corazón.

Las palpitaciones se confunden con las voces que ensordecen y susurran, como melodías libres de mentiras y recuerdos austeros con barrotes de dolor.

Entonces.

Ya es de día.

La noche se despide juguetona y liviana.

Los jazmines emanan ese perfume que baña la soledad tan sabiamente con tanto sigilo.

Siglos y continentes quedaron impresos en mi pared.

Tanto apuro por comprender y saber de entonces.

Tanta necesidad de apurar el después.

Ahora si, ahora presiento disculpas.

Si, disculpas por el apresuramiento y el disgusto por lo que no hay.

El coro de mis voces aumenta su caudal.

El Himno a la Alegría deja su mensaje.

La primavera. Vivaldi recuerda las hojitas verdes y las flores recorriendo los balcones.

La arena ya está tibia, y las huellas siguen ancladas en la playa.

Ya estuve por aquí simplemente ¿lo disfruté?

Fatalidad.

Estoy a tiempo de aprender.

Disfrutar soñar y vivir.

Lo que hay es lo que creo y lo que la vida nos da.

Fatalidad suponer que los vínculos son perfectos y sin fracturas, constantes e impermeables.

La sombra de la pared cambió su perfil su contorno es mas ameno.

Mis ojos la recorren con otro sabor.

Agrídulce es la vida tal como el día y la noche, la primavera y el otoño nos toman de la mano y nos animan a recorrer días presentes presencias complejas.

Volvió la noche las velas alumbran.

Los colores se infiltran en esa pared inscripta en la historia con historia.

Y aún estoy aquí.

Rut Diana COHEN

« LE TEMPS QUI PASSE » (suite)



Myrna GABRIEL
Psychothérapeute

LE TEMPS QUI PASSE

It seems like yesterday, but twenty seven years have passed since I arrived in France in 1986. The dear soul that brought me their, Jean-Pierre, my late husband, was

working with SOS at that time. So one of the first people I met was Graciela. I couldn't speak French at the time but from the beginning we were kindred spirits (âmes sœurs).

There are certain relationships that last.....time passes, life-changing events happen but the connection remains.

"Le temps passe et nous avons les opportunités qui se présente, les

personnes qui sont là pour nous accompagner et les personnes que nous pouvons accompagner. C'est ça le travail de Graciela Pioton-Cimetti et de SOS Psychologue."

Myrna GABRIEL

AGENDA

FORUM DES ASSOCIATIONS DU 16^{EME}

La journée des associations s'est déroulée le jeudi 5 septembre 2013 dans les salons de la mairie du 16^{ème} arrondissement. Comme à son habitude, SOS Psychologue était présente pour accueillir les visiteurs.

Bien que cette année la journée se soit déroulée un jour de semaine, nous avons pu constater que de nombreuses personnes étaient passées à notre stand. En fait il y avait deux catégories de personnes : celles qui venaient directement avec leur questionnaire et celles qui hésitaient, qui n'osaient pas. Nous approchions ces dernières en leur disant que si cela ne les intéressait pas ça pouvait toujours intéresser d'autres personnes de leur entourage. Nous pouvons constater que la psychologie est encore un sujet tabou.

Nous avons pu exposer nos différentes activités et informer sur ce que peut apporter la psychologie, voir parfois l'affirmation dans la décision de certaines personnes de reprendre contact avec l'association en les confortant à travers notre propre expérience.

Quelques contacts avec différentes associations ont été établis où la psychologie est très présente.

Notre devise était de nous faire **C**onnaître, **d'**Inform^{er} et **F**ormer.

Merci à notre présidente Graciela Pioton-Cimetti de Maleville ainsi qu'à son équipe.

Nous remercions la mairie du 16^{ème} arrondissement pour son organisation réussie.



Claudine THOMAS

PSYCHANALYSE

SEANCE DE « REPONSES AUX QUESTIONS » DE JUILLET 2013

Conventions

♀ désigne une femme, ♂ désigne un homme. Le rêve est dans l'encadré, le rêveur parle en caractères droits. **Graciela est en caractères gras** et *les intervenants en italique*.

* * *

QUESTIONS SUR LE MARIAGE

D♀ : Je ne vais pas rester toute ma vie idiote, parce que je suis catho. Épouser un divorcé m'a ennuyé, car il s'est marié religieusement. Il pouvait faire annuler son mariage, mais il a eu des enfants. Je n'ai pas voulu qu'il le fasse.

T♀ : Ce serait intéressant de savoir combien de catholiques respectent tous les dogmes de l'Église, quel pourcentage.

D♀ : C'est une partie de la société, vieille France, hyper classique, pas forcément des intégristes.

Beaucoup pratiquent sans se laisser influencer par le dogme.

D♀ : En France, je vois autour de moi des gens qui suivent à la lettre la règle de l'Église.

T♀ : J'ai entendu que la religion est très en déclin en France, en Occident et elle est très en développement en Amérique du Sud. Le dogme est-il plus respecté dans les pays occidentaux, avec en même temps moins de pratiquants ? Comment l'Église s'arrange-t-elle avec cette situation ?

D♀ : Le divorcé peut communier s'il ne se marie pas.



John Everett Millais, *L'Atelier de Joseph*, 1849-50, Tate Gallery

C'est comme ça depuis Vatican II.

H♂ : C'est pour cela que le roi Georges II a abdiqué, car il voulait se marier avec une divorcée, Mme Simpson.

D♀ : Absolument. Et pourtant il était anglican, qui est proche de nous. En Angleterre Henri VIII passait son temps à changer plusieurs fois de femmes, et il les tuait. Il devenait veuf, donc il pouvait se remarier...

H♂ : Je n'ai pas dit que c'est une bonne idée, c'est une possibilité.

D♀ : C'est très embêtant.

H♂ : Je trouve que c'est très dogmatique, tout le monde peut se tromper dans la vie.

D♀ : Qu'est-ce que tu en penses, Graciela ?

Je pense que par rapport au dogme, l'amour n'a rien à voir avec l'état civil. Je crois qu'il faut dépasser le dogme. Le dogme est un lieu de cons-

cience. Si je ne suis pas coupable d'un divorce, si je peux constater dans ma vie, un travail sur moi, que ce n'est pas ma faute, que véritablement je ne suis pas coupable, je me libère et je considère qu'il faut accepter de se mettre à l'extérieur de l'esprit du dogme, du code moral de l'Église. Éthiquement, non. Supposons un divorcé qui court après tout le monde. Il ne peut pas dire qu'il n'est pas coupable, il s'est laissé dominer par ses pulsions.

D♀ : Il ne faut jamais faire ça, car il y a toujours un mariage qui craque. C'est malheureux. Penses-tu que le pape va faire quelque chose pour ces gens-là ?

Le pape a des priorités énormes.

M♂ : Notamment faire le ménage dans la Curie.

D♀ : C'est vrai.

Son passage au Brésil est extraordinaire : « Aller sans peur pour servir ». Le sens de la vie, c'est servir. Il a le sens de

l'autonomie. Il n'est pas dans le luxe. Le message est clair « Faites des disciples ! » Le contact direct avec le Christ ! La présence de ce pape va faire changer les choses à propos des divorcés.

D♀ : C'est la chose la plus facile pour lui. Il ne peut pas être d'accord avec l'avortement. Les préservatifs, vu les maladies, il pourrait s'en accommoder. Mais quand la femme prend la pilule, tous les deux sont en faute. La pilule et les préservatifs sont interdits, car on est marié pour avoir des enfants.

On laissait venir autant d'enfants que Dieu donnait.

M♂ : En Bretagne, je connais une femme qui a eu 21 enfants.

D♀ : La grand-mère de ... a eu 15 enfants. Les femmes étaient enceintes toutes leurs vies.

H♂, ton rêve !

* * *

REVES

H♂

Je n'ai pas de rêve, c'est une catastrophe. J'ai rêvé 2 ou 3 jours de suite, il y a une dizaine de jours. Là, c'est bloqué.

D♀ : Pourquoi ne se rappelle-t-on pas de ses rêves ?

Il faut écrire.

Il y a des techniques. Il faut un petit carnet et un crayon au chevet de son lit, et être prêt à écrire dès le matin au réveil. Il faut être organisé. Parfois il suffit d'une bribe le matin.

* * *

Graciela

J'ai rêvé de deux niveaux cette nuit. Il y a un monde à ce niveau. Et un autre avec une succession de choses pour arriver à guérir d'une maladie très difficile à comprendre. On ne savait même pas bien de quoi il s'agissait. C'était une maladie de l'étranger, avec des médecins étranges. Mais il fallait connaître cette maladie, ses origines pour pouvoir descendre à l'autre niveau et soigner les autres. C'était une maladie jamais diagnostiquée.

C'était un rêve très difficile, car en plus j'essayais de comprendre pourquoi je n'avais pas la possibilité d'être aidée par mon mari pour comprendre la nécessité de cette maladie. On savait que la maladie venait d'en haut et allait s'étendre dans le monde.

Je me suis réveillée avec une profonde frustration, car je ne pouvais pas compter sur personne. La descente était difficile, risquée, mais je savais que la maladie allait s'étendre.

H♂ : Tu te sens investie d'une mission, guérir les gens d'en bas, à partir d'un mal que tu as encore du mal à définir, qui interpelle la sociologue, que tu es.

C'est évident.

H♂ : Un mal social ?

Un peu comme une peste, car je voyais un nuage noir qui avançait, c'était impressionnant. Je pense que la peste aujourd'hui, c'est la diminution de la conscience. Par conscience, je comprends la capacité de faire le choix d'avoir une affirmation, de faire quelque chose, avec conscience. Le mal que je vois s'étendre, c'est l'individualisme et, le cœur serré, l'incapacité d'aimer. J'ai le témoignage de tous ces gens et pas seulement de mes patients. Je sens vraiment une prison, le cœur fermé. En haut c'était comme un peuple choisi qui avait le secret de la guérison. Le thème le plus fort pour moi, c'est que je suis venu véritablement pour servir et ma souffrance est très profonde quand je dois renoncer à aider les autres. Ce n'est pas si fréquent que je ne trouve pas la brèche, c'est une peine énorme quand il faut abandonner.

T♀ : Tu penses qu'il y a beaucoup de personnes qui ne savent pas aimer ?

Beaucoup plus que ce que tu crois. Si aimer c'est reconnaître l'individualité de l'autre. Combien de gens sont capables de voir l'autre en tant qu'individu à respecter, avec un vouloir différent ? Combien de gens sont capables de voir l'autre, non comme une propriété ? Personne n'appartient à personne. Ce que nous voyons autour de nous, c'est souvent des comportements de propriétés.

T♀ : C'est vrai.

D♀ : Surtout pour les parents, vis-à-vis de leurs enfants. Moi j'ai vécu cela, c'est l'horreur. Ils nous aimaient par rapport à eux, mais pas pour nous. Mais entre un homme et une femme, cela peut arriver.

H♂ : Avec la jalousie, oui.

Dans le couple, beaucoup d'antagonisme, il y a une concurrence, comme une carrière à deux.

M♂ : Ab oui, comme une compétition.

Lequel est le plus intelligent, le plus élevé, le plus riche ?
Concurrence et domination.

D♀ : Ne penses tu pas que cela s'améliore en vieillissant ?

Je crois qu'en se mariant plus tard, on est plus sage. Il s'agit d'un accompagnement, partager.

D♀ : Il faut prendre la personne avec tout le bagage derrière, il faut être très tolérant. Mais je n'ai pas l'expérience. Et pourquoi d'après toi tant de personnes se séparent ?

M♂ : Des divergences.

H♂ : Il faut partager un minimum.

M♂ : Pour se marier, il faut étudier le mariage des deux côtés.

H♂ : Il faut une base et l'entretenir.

M♂ : En France, un dicton dit de se marier dans sa rue.

Oui, il faut se marier dans la même classe sociale.

M♂ : Les mariées au Japon étudient toujours avec le même niveau social, systématiquement. Au Japon, un mariage sur deux, c'est une mariée.

H♂ : C'est une technique, un mariage, il y a des critères.

Les différences, c'est terrible.

D♀ : Je n'aurais jamais pu épouser quelqu'un qui n'est pas de mon milieu. Il a quand même une mauvaise idée des femmes, il en veut un peu aux femmes. J'ai eu des déboires, mais je n'en veux pas aux hommes, c'était de ma faute. LN était pervers, je suis sorti avec lui. C'est le bras droit de..., il s'occupe d'informatique.

H♂ : Il est un peu spécial ?

D♀ : Très spécial. Non, il ne harcèle pas. Pour lui l'intérêt, comme il ne peut pas, c'est de regarder les autres. Il ne peut pas coucher ! Il ne peut pas aller vers une femme. Je ne me permettrai pas de dire qu'il est homosexuel, car je n'en sais rien.

Il peut être asexué.

D♀ : Ma mère me disait qu'il y a des

hommes qui n'aiment ni les hommes, ni les femmes.

Exactement, j'en connais.

D♀ : Il aime regarder les « partouzes », il est juste passif. Je ne le savais pas au départ. Il présente bien, ingénieur, très intelligent. Je m'en suis aperçu au bout d'un certain temps. Il n'a jamais vécu avec une femme.

H♂ : Il ne peut pas voir un thérapeute ?

D♀ : C'est moi qui suis allée voir un psychologue. La psychologue m'a dit que c'est lui qui devait venir. Mais lui ne voulait pas et pensait qu'il était normal, comme tous les autres hommes. Pour lui un homme n'est pas amoureux. Je voyais cette psychologue, elle m'a beaucoup aidée, puis je racontais toujours la même chose et je suis partie. J'ai engueulé ND, car c'est elle qui me l'a présenté. Elle a trouvé ça très drôle.

M♂ : Chez ND, c'est bourré de dingues.

D♀ : Alain était tout à fait au courant de cette histoire, mais comme LN l'aidait financièrement, il l'a gardé. Je vous raconte cette histoire : je vais aux sports d'hiver. Excusez-moi, il n'y a que moi qui parle.

C'est vrai.

D♀ : Donc je me tais.

Mais non.

D♀ : LN me dit que sa sœur va venir. Je vois un jeune ménage normal, sa sœur et son beau frère. Je venais à peine d'arriver qu'elle lui dit « Tu ne vas quand même pas te marier, quand je pense qu'il y a des gens qui vont dans des clubs d'échangistes ». Elle me mettait en garde. Cela m'a fait un choc. Elle ne voulait pas que son frère se marie.

H♂ : C'était sa propriété ! Il a dû avoir une mère écrasante.

D♀ : Oui, il m'a dit que sa mère aurait dû être son père.

H♂ : Il doit s'en rendre compte, mais n'a pas l'ambition de vouloir s'en sortir.

M♂ : Il a créé sa bulle.

D♀ : Il m'a dit qu'il finirait sa vie seul. Je ne pouvais pas continuer ma relation avec lui. C'était une relation très particu-

lière. Par contre, il aimait bien faire jouir une femme.

T♀ : Que dit l'Église par rapport à cela ?

M♂ : Pour l'Église, tout est péché.

D♀ : Religieusement j'aurais pu épouser LN, car il était célibataire. Vis-à-vis du monde, cela aurait été bien. Dans la religion catholique, c'est l'homme qui commande. S'il veut emmener sa femme dans un club d'échangistes, elle doit le suivre.

H♂ : Je ne suis pas trop d'accord.

Le pape François va donner à la femme la place qu'elle mérite, à l'intérieur de l'Église aussi. Cette formalité a disparu, la femme n'obéit plus à l'homme.

D♀ : J'avais peur de mon père, c'est pour ça que je ne me suis pas mariée au départ. On voit aussi que les femmes draquent maintenant les garçons.

T♀ : Surtout nos enfants.

Qu'est-ce que tu vois comme expérience directe ?

D♀ : Avant, les femmes amenaient l'homme au mariage mais sans en avoir l'air. Car un homme n'a pas vraiment envie de se marier, maintenant elles y vont carrément.

T♀ : Je n'ai pas une vision sociologique, cela serait intéressant d'étudier. Autour d'un homme et d'une femme il y a toujours un environnement structurant qui pousse plus ou moins à certaines choses. Nous sommes assez rarement seuls, la question du mariage est sociale. En plus le mouvement est mondial. Et je n'ai pas de pratique religieuse, par exemple dogmatique.

D♀ : La religion en général est machiste. C'est par exemple le patriarcat.

T♀ : On a reconnu les femmes dans la société quand les hommes ont été pris par la guerre, pendant la seconde guerre mondiale. Elles ont montré leur utilité pendant la guerre.

D♀ : Cela a perturbé les hommes, plutôt notre génération de mai 68.

H♂ : Peut-être, parce que l'homme a plus le sens du territoire que la femme, qui recherche une ambiance, une harmonie.

T♀ : Ton rêve me fait penser au territoire de l'esprit et du corps. Nous avons par rapport à la terre une notion de territoire. Je dis dans mon travail qu'il faut voir l'aménagement de l'espace comme une ressource et non comme un territoire. Et dans ce cas-là tout autre est un intrus, y compris sa pensée. Après la notion de territoire, il y a celle de pouvoir.

D♀ : À notre époque nous avons eu des pères très autoritaires. J'ai une sœur qui a appartenu complètement à mon père, d'ailleurs elle est devenue nenneu. Et maman appartenait à mon père.

H♂ : Ce n'était peut-être pas ton papa particulièrement, mais la culture.

Avant Vatican II les choses sont devenues très différentes. Avant l'amour pour l'amour n'était pas possible.

T♀ : C'est comme si la religion catholique s'était octroyée la jouissance physique, le droit et le pouvoir sur la jouissance.

H♂ : La religion voulait contenir les pulsions des gens. On estime que les gens ne savent pas se tenir, donc il fallait des règles.

T♀ : Il faudrait savoir ce que disent les ethnologues, les anthropologues sur les mœurs anciennes. Ne pas se limiter à la Bible, mais connaître les pratiques.

Vous avez un rêve ?

* * *

D♀

Non, il faut que je note un rêve pour la prochaine fois.

Équipe de « SOS Psychologue »

SEANCE

DE « REPONSES AUX QUESTIONS » DE SEPTEMBRE 2013

Conventions

♀ désigne une femme, ♂ désigne un homme. Le rêve est dans l'encadré, le rêveur parle en caractères droits. **Graciela est en caractères gras** et les intervenants en italique.

* * *

Toutes mes conférences s'appellent « Réponses aux questions ». Mon livre sur Jung a été édité trois fois. L'analyse des rêves, c'est la voie royale d'accès à l'inconscient. Jung a beaucoup travaillé la symbolique. Il y a deux façons de travailler le rêve. Le premier c'est par rapport au quotidien, le second c'est par rapport au complexe subjectif du patient. Les symboles sont inépuisables. Cela veut dire que quand on travaille un rêve aujourd'hui, vous pouvez l'avoir rêvé quand vous étiez tout petit. Un rêve est important, pas quand on le rêve, mais quand on l'interprète. La signification du rêve, constitué par des symboles, peut être différente ultérieurement avec une implication nouvelle. Dans la lettre de SOS je parle d'une patiente. Elle est venue à 17 ans quand j'ai commencé ma carrière en Argentine. Son rêve était un fauteuil avec un homme à la tête inclinée. Je lui ai demandé ce que cela lui inspirait. Elle me répondit qu'elle avait très peur. À ce moment-là, je l'arrête et lui dis qu'on le verra plus tard. Mais en moi, c'était clair que c'était prémonitoire. C'était il y a 40 ans. Et lors du dernier Noël elle préparait la fête avec sa mère qui lui dit d'aller réveiller son père. Elle approche de son père qui était dans le fauteuil, il était décédé. Jung dit qu'il faut toujours examiner le côté prémonitoire d'un rêve avec la fonction perception, intuition. Notre groupe est très bon, tout le monde participe. Mais c'est l'unique groupe de ce type, que j'ai créé en Argentine il y a 30 ans. Ce groupe existe au Etats-Unis, en Suède, en Espagne et en Italie. C'est l'unique groupe clinique avec analyse de rêves et réponses aux questions. Et maintenant en deux langues, en français et en espagnol.

H♂ : Tu as bien défini le concept de la soirée. C'est un groupe clinique où tout le monde est au même niveau, chacun peut intervenir librement, à partir de son ressenti, de son vécu. Des échanges se créent et le rêve répond aux propositions des participants.

* * *

QUESTION SUR L'IDENTITE

F♀ : Je voudrais parler de l'identité.

Que veux-tu dire en parlant d'identité ?

F♀ : Qui est-on vraiment au fond ?

M♂ : Issu des gènes du père et de la mère.

F♀ : Ce n'est pas uniquement le problème de la génétique. Est-on vraiment soi-même ? Quand arrive-t-on à être vraiment soi-même ?

Je te réponds. Je ne peux pas te donner une réponse complète car il faudrait une bibliothèque complète. Mais on n'arrive jamais à savoir complètement « qui suis-je ? » car cela demanderait un travail de tous les jours humblement pour plonger en

nous, en étant relié à quelque chose. Nous ne sommes que le tuyau entre le haut et le bas. Qui suis-je, où suis-je ? Nous ne sommes pas dans le plan psychologique, mais dans le plan métaphysique. C'est plus facile de dire qui je ne suis pas. C'est tellement difficile de répondre, car il faut beaucoup de variables, une observation permanente dans le temps. Notre travail sur soi permet d'élargir notre conscience. Alors l'éthique émerge. On se voit soi-même comme un objet d'observation. Quand tu as posé la question, elle n'était pas claire.

F♀ : Impression que l'identité, c'est beaucoup de choses à la fois, à l'extérieur, à l'intérieur. Je n'arrive pas à définir ce mot d'identité.

G♂ : En écoutant votre question, c'était comment être soi-même. Je suis d'accord, c'est une question plutôt métaphysique. Retrouver l'être, c'est de l'ordre du vécu. C'est le « je suis », non je suis ceci ou cela.

L♂ : Je ne peux pas m'empêcher d'ajouter « pièce d'identité ». On dit toujours « Donnez moi votre pièce d'identité ? » Je suis en France depuis 30 ans. C'était la



Paolo Uccello, *Saint Georges tuant le dragon*, 1434

première chose à chercher, comme si c'était extérieur à moi, pour qu'on m'identifie. Comme disait Francis Bebe, artiste camerounais travaillant à l'UNESCO, « où que tu ailles, quoi que tu fasses, saches que c'est de là que tu viens ». Là d'où je viens, c'est mon identité. Je voudrais donc ajouter l'identité sociale. Je travaille dans le domaine de l'accueil des personnes venant de l'étranger. Ils doivent aussi affirmer leur identité. Est-on prêt à dire qui je suis ?

L♀ : Ce qui est intéressant, c'est le mot pièce. Pour moi l'identité, c'est un puzzle, comme plein de pièces. Comme disait Graciela, on ne peut pas être conscient de tout ce qu'on est, sinon on ne vivrait plus. Des pièces qui nous appartiennent, qui sont notre vécu, d'où l'on vient, notre statut social, c'est ce mélange qui fait notre identité, on ne peut donc pas résumer l'identité.

Je suis ce que je suis, ici entièrement. Au moment où je suis en train de parler, je change déjà.

P♂ : À partir de mon expérience, j'ai commencé à travailler quand j'ai ressenti l'absolue nécessité de comprendre pourquoi dans ma vie cela n'allait pas, le pourquoi de cette souffrance sans solution. Je ne me posais même pas la question de mon identité, mais je ressentais le besoin de ne plus vivre cette souffrance en couple. Avec ce travail j'ai acquis la conviction que je n'étais pas ce que je manifestais. C'est comme si je pouvais distinguer des manifestations automatiques. En plus de la conviction, c'est comme une présence, une masse. Je peux observer que je ne peux pas arrêter ces manifestations automatiques. Cela nous renvoie au concept de l'âme. L'âme est comme une entité objective par rapport à la personnalité, avec ses multiples identités, qui est essentiellement subjective. Ce deux mondes qui ne s'opposent pas, mais parallèles, ne demandent qu'à communiquer.

J♀ : Le fait de ressentir l'identité comme un moment figé, voudrait dire que je n'ai pas le droit d'évoluer, de grandir. En fait j'adhère par rapport à ce que chacun a dit. Nous sommes une parcelle de personnalités. Je dirais que je suis un caméléon. À l'instant où je parle, je ne suis plus ce que j'étais il y a 30 secondes.

La fugacité est l'éternité. En tant qu'être humain, on est dans l'éphémère. Selon Spinoza, l'homme est mortel, mais il est aussi éternel. Il y a cette partie de l'âme que vous avez évoquée, qui est éternelle. L'enveloppe charnelle porte la marque de l'éphémère. Avec ce qui arrive avec le travail sur soi en profondeur, c'est avoir un moi, un « je stable ». On n'arrête pas d'être objet pour devenir sujet. On ne subit pas, on agit. Cela marque le passage de la confusion à la clarté d'une compréhension. Tout ce qu'on est en train d'élaborer, nous amène à cette synthèse de comprendre cette double position, la fugacité et l'éternité. On est en train de percer quelque chose de l'ordre du mystère. Pour véritablement exister, avoir un moi stable, pour connaître le goût de la paix, d'un chercheur voulant devenir conscient. La conscience ne peut s'acquérir sans travail sur soi, régulier, approfondi, où on est en même temps l'acteur et l'observateur. Une identité complète, c'est le moment de la mort, où on va se juger, c'est l'instant le plus important de la vie.

M♂ : Je serais plus pragmatique. On est issu des gènes des parents, de toute une lignée. Le patrimoine génétique s'enrichit dès le premier jour. Ensuite il y a l'influence de l'école, des autres, l'éducation des parents. On évolue tous les jours, même âgé. En faisant des efforts on peut changer de personnalité. Pour moi une pièce d'identité est juste un document administratif, qui n'a aucune valeur

psychologique.

H♂ : En écoutant chacun, cela a fait évoluer ma réflexion, donc j'ai essayé d'aller le plus loin possible. Peut-être qu'il y a un lien entre l'identité et le besoin de sens. Chacun veut faire quelque chose de sa vie, avoir des enfants, faire un certain travail, réaliser un projet. Il faut s'organiser à l'intérieur de soi, se construire, ce qui est se définir une dynamique d'identité. L'identité c'est être tirailé entre le fait d'être marqué par ses origines et le fait que tout est possible. Tout être humain peut changer, la foi déplace les montagnes. Donc on est entre deux, dans un travail itératif. Pour moi le fil directeur c'est le besoin de sens. Et chacun vit à sa manière l'identité.

M♂ : Je pense à un ami qui avait un compte à régler avec son bulletin de naissance.

H♂ : On peut passer toute sa vie à régler son compte avec sa naissance, quand cela a mal démarré au départ.

L♂ : Identité et vivre ensemble. Les êtres veulent aussi se rassurer. Face à l'identité d'une personne on a envie de savoir qui vous êtes. C'est ce qui passe avec la police quand elle arrête quelqu'un, elle veut se rassurer. Quand on regarde dans les communautés, en Afrique de l'Ouest, il y a une couche de pièces de noirs qui se rencontrent et se parlent comme s'ils chantaient. Je ne comprends pas, mais je sais que c'est un code. À distance, ils se donnent un code pour s'identifier. À ce moment-là ils se transmettent aussi des histoires, par exemple « je viens de l'hôpital ». En trois ou quatre minutes, il a cerné la situation et va raconter la nouvelle à une autre personne.

H♂ : C'est comme un cadre analytique. Ils placent un cadre à l'intérieur duquel ils se font confiance l'un l'autre.

L♂ : Je voulais dire que l'identité est un moyen de communication.



Leonard de Vinci, *Annonciation*, 1472-75, Galerie des Offices

Je rencontre souvent des africains de l'ouest, je ne connais pas leurs mœurs, ni leurs langues. Malgré cette identité africaine, la circulation ne peut pas passer, donc l'identité constitue aussi une barrière.

C♀ : L'identité c'est exister, être. C'est un chemin d'évolution, de toute une vie. Chacun a le libre arbitre de changer ou non. Il faut acquérir une permanence, une présence, apprendre à se connaître.

Justement être ne peut se faire que dans la continuité, d'un travail sur soi. Continuité, présence, vigilance. Trouver le sens. Avez-vous quelques rêves à travailler.

* * *

REVES

H♂

Je me lance, j'ai un rêve, il y a deux ou trois jours. Muriel mange de la soupe avec une voisine. Je suis chez moi et je vois la scène de la fenêtre en contrebas. Je me dis que peut-être elle veut venir me voir, mais qu'elle est timide. Donc je me dis que je vais aller à sa rencontre. Elle a un cadeau pour moi, mais je ne sais pas pourquoi elle ne monte pas directement. Donc je vais à sa

rencontre.

Je fais l'interprétation symbolique immédiate. Elle t'apporte un côté anima, avec restauration de l'énergie psychique, représenté par le cadeau. Tu es en train de t'ouvrir à l'anima. Tu fais un travail sur le couple intérieur. Elle fait un repas avec une amie et elle a quelque chose à te donner.

J'ai lu récemment que la soupe est un très bon aliment nutritionnel, car cela développe les défenses intérieures. Il faudrait en manger régulièrement. Peut-être l'idée de développer des défenses en moi.

Oui, des défenses.

G♂ : *Vous avez des obstacles, avec la vitre et la personne est en contrebas. Donc il y a un effort à fournir.*

Oui, il y a un mouvement à faire. Ce qui est intéressant dans le rêve, c'est une dynamique venant de moi pour aller à sa rencontre.

C♀ : *Tu la vois, mais te voit-elle aussi ?*

Ce n'est pas sûr. Comme je suis en retrait derrière la fenêtre, cela n'est pas sûr qu'elle me voie. Je ne peux pas imaginer qu'elle ne vienne pas pour venir me voir. Cela s'impose comme ça dans le rêve.

J♀ : *C'était une demande ?*

Oui. L'anima est un archétype qui représente la communication avec l'autre.

Nous avons un couple intérieur, animus anima. Le côté animus c'est l'action. Par exemple, l'anima est en train de proposer une restauration de l'énergie psychique, mais l'animus doit aller le chercher. Cela correspond plus à ta situation dans le réel, tu es beaucoup plus dans l'action que dans les sentiments et les sensations.

L'anima est souvent dans l'inconscient et l'animus dans la conscience. Il faut donc une communication entre ces deux parties.

* * *

M♂

Pour mon rêve, c'est la même chose que la dernière fois.

J♀ : *La dernière fois votre rêve était très dur.*

Dans mon rêve précédent, ma mère est enceinte de moi et accouche par l'anus, pas par les voies naturelles. Je ne sais pas si c'est une pensée, mais depuis plusieurs an-

nées je butais sur ce truc-là. C'est impossible, on est dans la symbolique. Je suis né il y a 70 ans. Pourquoi cela revient vers moi ? Et la semaine dernière j'ai eu un flash extraordinaire. Quand on fait une psychanalyse, c'est comme un jeu de légos, les pièces finissent par s'emboîter. C'était la pièce qui manquait. Seulement que ma mère ne voulait pas être enceinte une deuxième fois après mon frère. A-t-elle essayé d'avorter ? Je ne sais pas.

H♂ : *On n'avortait pas à cette époque !*

Ma mère ne souhaitait pas à 40 ans être enceinte à nouveau. Le couple ne marchait plus, son fils lui avait donné beaucoup de soucis. Elle a accouché à contre cœur. Elle a voulu se débarrasser par l'anus comme des déchets. Cela coïncide avec mon jeu de légos personnel. C'est venu en faisant mes courses.

Dans l'action.

Plusieurs flashes ces dernières années. C'est le long travail de psychanalyse depuis 35 ans qui donne des effets. J'arrête là, car je pourrais en parler pendant des heures. Je vais revoir mon psy.

Quel autre flash ?

Je précise que je suis né en Afrique. C'était il y a deux ans, je voyais un petit éléphant en ivoire. D'un coup je fais par ricochet un lien avec les bijoux de ma mère, que mon père lui avait offert, des bijoux en ivoire. D'un coup, toutes les informations, comme si elles étaient là mais bloquées, me reviennent. Je découvre différentes choses.

L♂ : *Je peux vous poser une question. Quel effet cela vous fait d'être né en Afrique noire ?*

C'est purement un accident, car mes parents sont purement français, blancs. La famille faisait du vin blanc en vallée de la Loire, mon père n'a pas voulu reprendre l'activité et a voulu, mais cela vient comme cela dans mon esprit, partir le plus loin possible. « Tu pars en

Chine demain ». Il est allé à Tien Tsin, puis le Vietnam, puis Brest où ma mère avait un commerce. Il tombe en arrêt devant ma mère qui est très belle, superbe, un beau magasin. Il ne la lâche plus jusqu'au mariage, elle ne voulait pas se marier. Il est parti à Tombouctou avec la Légion étrangère. Les anglais ont bombardé Brest pendant la guerre, son commerce a été détruit. Elle a décidé de rejoindre mon père en Afrique, je ne comprends pas cette démarche. Et je suis donc né en Afrique un ou deux ans après.

L♂ : *Je me suis permis de poser cette question. Peut-on faire un lien entre l'anus et l'Afrique ?*

Pas du tout. Ma mère ne voulait pas d'un deuxième enfant, c'est clair.

Je suis d'accord.

Ma mère avait tellement de problèmes avec mon frère, mort il y a 10 ans. Il était bourré d'énergie, il grimpa sur les toits. Ma mère devenait folle. Ma mère parlait le breton avec sa mère qui ne parlait pas du tout français, je ne comprenais rien.

H♂ : *Et elle ne te parlait pas ?*

Non. La dernière fois que je l'ai vue, après qu'elle ait fait des passages en hôpital psychiatrique, c'était à l'Hôtel-Dieu. Je passais la voir gentiment, je n'avais rien contre elle, je ne comprenais rien, j'allais voir ma mère. Elle ne m'a pas parlé. Pas un mot. Elle est morte quelque temps après, alors que j'étais en Australie. Je suis revenu dare-dare.

J♀ : *Elle était peut-être déjà dans sa folie, déphasée.*

Elle est morte d'une crise cardiaque dans son sommeil. Dieu a eu pitié d'elle. Voilà mon histoire.

H♂ : *De quand date ce rêve ?*

Je ne sais pas si c'est un rêve ou une pensée. Mais c'est depuis 3 ou 4 ans et cela me gêne.

H♂ : *Une autre interprétation possible.*

C'est comme si tu avais été rejeté à la naissance. C'était ressenti comme ça et c'est la meilleure image qui pouvait exprimer ce ressenti.

C'est une image synthèse.

H♂ : *Sans savoir exactement ce que ta mère pensait, dans la mesure où elle ne t'a rien dit.*

* * *

I♀

Je rêve toujours que je cherche un endroit que je ne trouvais pas. Et je me retrouvais devant une grande façade, tout vert, magnifique, une maison ancienne. Je ne cherchais pas cet endroit-là, mais je suis tombé dessus.

F♀ : *Qu'est-ce qui était ouvert ?*

Je ne sais pas.

F♀ : *Tu te poses des questions en ce moment ?*

Oui, c'est ma vie.

H♂ : *Est-ce une recherche d'identité ?*

Non, pas de souci avec ça.

H♂ : *Un lieu pour se poser ?*

Peut-être.

N'est-ce pas un retour à l'archaïque, à la nature, à une beauté plus simple ?

Ce qui était frappant c'était cette végétation.

G♂ : *Je rebondis un peu, ouvert et vert. Si du feuillage recouvre la façade, c'est fermé.*

H♂ : *Une maison végétalisée, ce n'est pas courant. Besoin de nature ?*

La nature ne me manque pas dans la vie.

H♂ : *Je sais que tu travailles dans le domaine de la construction. Un lien avec le travail ?*

Pour moi c'est un besoin d'oxygène, quelque chose vous étouffe. C'est un rêve de recherche. Ce qui vous manque c'est une explosion d'oxygène.

C'est inconscient.

Absolument. Il faudra réfléchir.

M♂ : Un seul rêve peut ne pas suffire, il peut en falloir un deuxième, un troisième.

Oui. La première tentative c'est voir le symbole, mais sans liaison avec la personne. Car on ne connaît pas sa trajectoire psychologique. La première approche est donc symbolique. Cette présence verdoyante est une respiration.

M♂ : Le fait d'en parler peut provoquer un autre rêve.

J'aimerais bien.

H♂ : Chacun a son temps psychologique.

* * *

J♀

Je me confronte à un problème où je ne trouve pas ce que je cherche.

M♂ : Cela arrive.

C'était dans un dortoir. Il fallait faire des valises. Elles étaient sur mon lit, je m'en vais, à mon retour je n'ai plus ma valise. J'en ai une plus petite. Je cherche. Je demande à des collègues ou des copines de pension s'ils ne se sont pas trompés. Je reviens. Toujours cette valise sur mon lit qui n'est pas la mienne. Je continue mon enquête. Je voulais aller voir une personne précise, car je pensais que c'était elle. Ses copines étaient avec elle, je me suis retranchée sur moi. Toujours cette petite valise, je ne peux pas mettre mes affaires dedans. Cela m'angoissait, je me suis réveillée là-dessus.

M♂ : Quelqu'un vous empêche de faire votre valise.

H♂ : La dernière fois vous parliez de valises et de vacances, c'était les mêmes problématiques.

Au moment de partir en vacances, je ne parviens pas à rassembler mes affaires, je ne réussis pas à mettre mes affaires dans la valise et le temps presse. Je suis angoissée

dans mon rêve. Je suis perdue.

H♂ : Un lien avec vos camarades d'école ?

Un mélange avec des collègues de travail et des souvenirs de pension.

L♀ : Je ressens une image de perte. Vous perdez, soit la non reconnaissance de cette valise sur le lit, soit le chemin pour retrouver votre valise. Vous vous perdez dans la réponse des gens. Vous vous sentez perdue.

C'est un rêve de confusion. Avec un départ raté.

Dans ma vie, alors.

À réfléchir !

H♂ : Vous deviez partir et vous n'êtes pas partie.

G♂ : Il y a comme une colère rentrée.

J'en fais des colères dans mes rêves. Je pleure et je rouspète. Parce que je ne peux pas faire ce que je veux, je suis empêchée.

H♂ : Dans les rêves ou dans la réalité ?

Dans les rêves. Mais plus jeune je me mettais souvent en colère, car je trouve que ce n'est pas juste, pas honnête.

H♂ : Un besoin de justice ?

Ah oui.

Que signifie la perte de cette grande valise ?

Elle était solide, confortable.

Tout pouvait entrer, elle était solide !

H♂ : Avez-vous une illusion, une blessure ?

Une illusion, bien entendu. Disons que c'est un accident, cela ne s'est pas réalisé. Un grave accident de la route.

Vous ?

Non, mon fiancé. Il ne s'est jamais remis de son accident de voiture. J'allais, après le travail, le faire manger, marcher. J'ai voulu espérer, malgré ce que disaient des professeurs. Il avait un enfoncement frontal. Des tas de complications.

Je n'ai peut-être pas accepté tout ça.

Le deuil n'est pas fait.

Je suis d'accord avec vous.

Le départ vers une nouvelle vie est raté. Maintenant on a compris.

Ma vie a pris une autre direction.

H♂ : C'est pour ça que vous êtes en colère.

Oui, sûrement... J'accepte la réalité, mais cela ne se fait du jour au lendemain. Il faut toute une vie.

De nombreux éléments peuvent aider à faire le deuil. Vous avez fait avec lui tout ce qui était possible de faire. La première chose que vous pouvez dire, c'est que vous avez la conscience tranquille. C'est le commencement d'un bon deuil.

Je n'ai pas culpabilisé.

C'est à vous de repartir à zéro pour être en paix, sinon c'est lui qui est parti avec votre paix. Il n'y était pour rien dans cet accident. Ce n'est pas la peine d'être en colère comme ça. Pour faire le deuil, à chaque moment de colère vous devez regarder ce rêve et le travailler. L'inconscient cherche à exprimer quelque chose. Vous ne pouvez pas mettre dans la petite valise une colère immense, car cela vous dépasse et cela devient confusion.

C'est vrai que j'ai gardé tout ça sans n'en parler à personne. Les amis proches ont su, mais à l'extérieur je n'ai rien dit. Les gens se posaient des questions sur moi mais je ne donnais pas la réponse, c'était trop douloureux. Donc j'ai tout gardé.

L'inconscient tape pour être écouté, pour être interprété.

* * *

G♂

Quand j'étais enfant, vers 8 ans, j'ai fait plusieurs fois le même cau-

chemar, qui est plus une impression, qu'un rêve construit. C'est tout noir, je suis dans le vide, dans l'espace, un peu en lévitation. Je suis minuscule, comme un point jaune et autour de moi des points jaunes comme de petites pépites. Des moments d'éloignement puis de disparition. Moi-même je grandis puis je disparaissais. Au réveil, j'allais toquer à la porte de mes parents. Et ma mère gentiment me proposait d'aller dans la cuisine pour manger un fruit. Et j'allais me recoucher. C'était très angoissant. Très stéréotypé. Je crois que j'avais 7-8 ans.

H♂ : *Pourquoi l'apportez-vous aujourd'hui ?*

Je n'avais pas de rêve récent. Celui-là m'a beaucoup marqué.

M♂ : *Pas d'explication à ce jour ?*

Cela serait intellectuel. J'avais un grand frère ..., mort jeune de la mort subite du nourrisson, à un an. Et je suis né un an plus tard. Mes parents ont fait beaucoup d'exams, car ils craignaient que cela ne revienne. Du coup les médecins leur ont dit d'arrêter, de ne pas s'inquiéter, que cela allait m'angoisser. Ils ont écrit plus tard un livre sur la mort subite du nourrisson, avec un médecin et d'autres personnes, pour donner des conseils avec un témoignage à la fin.

H♂ : *Vous l'avez su après ?*

Je ne sais plus trop quand je l'ai appris, ils n'ont pas cherché à le cacher.

Vous n'avez pas connu votre frère ?

Non. Ma sœur l'a un peu connu. Elle a appelé son fils ... (comme mon frère mort jeune) et est également psychologue. Mes parents ont eu des problèmes pour en parler entre eux, comme si les autres ne pouvaient pas comprendre. Grâce à ce livre, cela allait mieux... Ce livre est chez mes parents, il faudra que je l'amène.

Symboliquement les points de lumière jaune sont dans l'ombre de l'inconscient des espaces appelés des points de conscience. Dans la conscience, des points d'inconscient et dans l'inconscient des points de conscience. Sur le tableau noir de l'inconscient des points d'intelligence. 7-8 ans c'est l'âge de la raison où vous avez été conscient de la dramatique de ce qui s'est passé dans votre famille. La répétition c'est parce qu'il fallait comprendre. L'illumination arrive aujourd'hui, si vous êtes d'accord. C'est comme si vous aviez eu une immaturité pour accéder. Quand vous vous réveillez angoissé, vous mangez un fruit pour vous mettre dans le réel de la circonstance. Tout s'est passé dans votre enfance de manière subliminale. Votre sœur a connu un peu cette histoire. Mais on en parlait peu dans votre famille. Les vibrations énergétiques des composantes de la famille étaient là. L'homme est éphémère mais aussi éternel. Il y a une autre façon de vivre le départ de gens qu'on a aimés. Les aimés sont invisibles, mais ils sont toujours là. La disparition de quelqu'un c'est l'oublier. J'espère que je parviens à m'exprimer clairement pour vous aider. Le jaune est la couleur de la sagesse. C'est très important que vous le racontiez aujourd'hui. Vous êtes en train de faire le deuil en même temps. C'est la compréhension de l'enfant de 7-8 ans que vous étiez.

H♂ : *C'est un très bon rêve.*

Ma sœur aînée m'avait parlé d'un rêve où elle s'étirait pour ouvrir une porte.

P♂ : *Comme c'est un an après, vous avez l'impression d'être un remplaçant.*

Je ne sais pas.

L♀ : *Le ressenti de l'angoisse des parents vous a marqué, même si vous n'étiez pas conscient. Vous aviez peur de disparaître.*

Par rapport à votre sœur... S'étirer pour ouvrir une porte de la compréhension, elle était dans la même ambiance. Ce livre écrit est très important, car c'est la manière dont vos parents ont fait le deuil.

Oui.

* * *

L♂

Un rêve qui revient sous forme de répétition, dont j'ai eu du mal à me souvenir. Une maison inondée dans laquelle je suis, et à chaque fois on vient me sauver, je suis au-dessus de l'eau. Le rêve est revenu autrement après que je sois passé en analyse. Je ne peux pas aller plus loin. Le matin je sens que j'ai rêvé, mais je n'arrive pas à reconstruire mes rêves pour l'instant. Peut-être le mois prochain ! Je me suis retrouvé carrément dans l'espace, avec un monsieur barbu et des animaux. On m'a transporté là-haut pour ne pas être noyé. Deuxième rêve, toujours cette histoire de l'eau, une inondation, je me sauve, je me suis réveillé, car j'ai vu un chat et je l'ai rejeté. Et je me suis réveillé.

J♀ : *Avez-vous peur des chats ?*

C'est curieux, car j'ai eu un chat, qui s'appelle mangue.

H♂ : *Comme le fruit ?*

Oui. Malheureusement il a été empoisonné par une voisine. Ja l'ai beaucoup aimé. Ce n'est pas dans mes habitudes d'avoir un chat.

H♂ : *Il vous a adopté.*

Oui, je me souviens, j'habite à Cergy. Juste après l'empoisonnement, il a eu une forme d'épilepsie, je l'ai amené à un vétérinaire à l'Isle-Adam en voiture. Je me marrais moi-même. Si maman me voyait emmener un chat au vétérinaire, elle me dirait que je suis devenu fou. Ma maman est en Afrique, ce n'est pas dans la représentation africaine d'amener un chat à l'hôpital. Je me marrais tout seul en

voiture.

Par rapport au rêve de la maison inondée, ce sont des passages difficiles dans votre vie. C'est le mythe de Moïse, sauvé des eaux.

H♂ : *L'eau représente souvent l'inconscient. Pour moi c'est un rêve de début d'analyse, avec la remontée de l'inconscient, qui vous submerge et l'analyste vous sauve. Il y a une espèce de dynamique.*

C'est la preuve que Dieu existe.

H♂ : *Je suis sûr que ce chat vous a conduit inconsciemment. Il vous a aidé. Dans ma campagne il y a un chat qui vient souvent quand j'y vais. Quelqu'un m'a dit que ce sont des animaux dominants. C'est le chat qui vous adopte. Les chats sont des psychopompes. Quand vous êtes mal, le chat vous donne de l'énergie. Peut-être que votre chat a senti que vous aviez besoin de lui.*

F♀ : *Dans le rêve, vous l'avez rejeté.*

En même temps ce chat m'a poursuivi toujours. Avant que je ne revienne à la maison du travail, il ressentait ma présence. Quand il est parti, on l'a ramené à la maison et un soir il est parti et je ne l'ai jamais revu.

H♂ : *Il est parti mourir tout seul.*

Je m'en souviendrai toujours. Je ne m'en suis pas refait de cette histoire.

C'est un psychopompe, la présence d'un chat, qui vous protège de l'extérieur. Il produit une énergie de protection. Psychopompe, c'est un transformateur d'énergie, du brut vers plus subtil.

* * *

F♀

Je suis en voiture sur l'autoroute, conduisant un véhicule assez puissant, rapidement. Je pousse un camion très gros, mais je sens que quelque chose ne va pas, je le tracte. C..., mon ami, est dans le camion, je sens que je vais trop

vite. Je ralentis ou je freine. D'un coup, je vois dans le rétroviseur le camion qui décroche. La cabine se tord, part en glissant, me double à une vitesse incroyable. Je ne me sens pas bien du tout, car je me sens responsable. Cela dure très longtemps. Je vois les autres véhicules passer très vite en se carambolant. Je m'arrête. J'accélère à nouveau pour me raccrocher.

H♂ : *Je crois que tu as compris ton rêve. Qu'est-ce que tu as dit ?*

J'évite de comprendre. C... est assis sur un taureau énorme, qui gesticule pour l'éliminer. La queue du taureau essaie de l'étrangler. Quelqu'un sort d'une voiture et je me retrouve avec C... dans les bras, agonisant. Je ne sais pas s'il est mort ou vivant.

H♂ : *On ne sait pas si C... est un boulet ou non.*

Dites que je ne sais pas ce que je veux.

L♀ : *Il y a une problématique de rythme, tu es dans une sorte d'adaptation de ce qui est derrière ou devant. Comme il y a un accident, tu es responsable. Culpabilité !*

Qui est le taureau ?

Le taureau est un rêve récurrent chez C..., pouvant prendre plusieurs formes. Taureau blanc c'est son dernier rêve.

M♂ : *Il est espagnol ?*

Non pas du tout. C'est sa colère, une puissance, alors que dans la réalité il en a peur.

M♂ : *Son patron ?*

Son père.

Je suis d'accord avec L♀. On ne sait pas en réalité si tu es devant ou derrière.

H♂ : *Oui, c'est un peu confus.*

Comme d'habitude.

On est dans le surréalisme le plus pur. Et le taureau symbolise la guerre, Guernica, Picasso, une transformation.

H♂ : *Le taureau est peut-être un animal indomptable tout simplement. Pour moi c'est trop gros pour toi, de le maîtriser.*

L♀ : *Le taureau est une énergie brute, très masculine, très violente.*

G♂ : *Le blanc, c'est aussi la pureté.*

H♂ : *Il est blanc comme neige.*

J♀ : *Dans l'histoire, c'est lui qui ressort le plus fort. Il a voulu montrer sa supériorité.*

Mais sa force dépasse son vouloir, car c'est lui qui s'écrase. Il domine, mais en même temps cette force est destructive. À l'origine de tout ce drame, de cette expression de force de C..., il y a ta provocation. Maintenant tu amènes cela au réel de la situation de ton couple. Tu provoques, il répond et sa réponse déborde.

Impression qu'il se lance en ce moment dans quelque chose qui pourrait peut-être lui échapper. Je ne peux pas dire ce que c'est. C'est un ressenti pour moi vis-à-vis de sa démarche spirituelle. Je pense que c'est très énergisant pour lui... Peut-être que cela m'inquiète en ce moment, la voie qu'il est en train de prendre. J'ai du mal à le suivre.

H♂ : *Tu essaies de l'aider ou tu le retiens ?*

Je ne peux l'aider en rien. J'aimerais le suivre, mais je sais que je n'en ai pas les capacités.

J♀ : *je voyais un rapport de forces entre vous.*

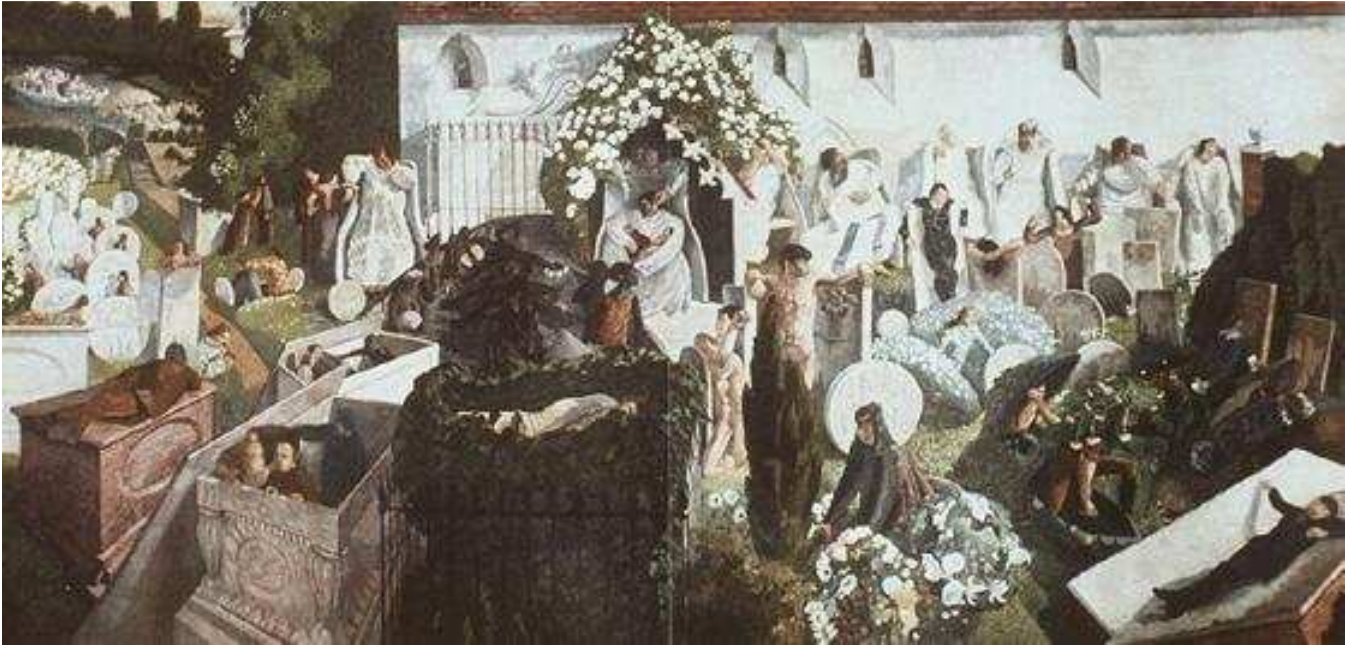
H♂ : *Tu ne le laisses pas avancer à son rythme.*

Je ne m'en rends pas compte, peut-être inconsciemment.

Il cherche un chemin de spiritualité pour essayer d'échapper à quelque chose de l'ordre de la provocation dans la relation avec toi.

Je sais que c'est de ma faute.

Tu es la provocatrice, réfléchis avec ça.



Stanley Spencer, *La Résurrection*, 1923-27, Tate Gallery

L♀ : *Même si tu ne le provoques pas directement, il le sent.*

Il cherche dans la démarche spirituelle une compréhension sublime de ce que toi tu n'as compris. Il ne peut pas exiger de toi sa demande de spiritualité. Tu es un être humain, tu n'es pas un maître.

* * *

C♀

J'ai eu un rêve hier. Je roule en voiture, en face de moi une voiture arrêtée en travers. Je continue à rouler, je freine, mais je me rends compte que cela ne servait à rien. Je n'ai pas contourné non plus. En fait je me suis réveillé juste avant l'impact.

J♀ : *Un avertissement.*

J'ai pensé que mon moi dynamique rentrait en collision avec mon moi statique.

Ce sont deux mois dynamiques. Un moi dynamique qui n'avance plus, et un autre qui avance et peut faire collision avec cette partie figée. C'est une présentation d'une partie de toi.

H♂ : *Impression que tu veux passer en*

force.

* * *

L♀

J'ai fait un rêve prémonitoire. Je crois que j'en ai déjà parlé à une soirée psy. Juste une image. Je suis assise à une table dans un restaurant, en train de rigoler, j'étais super bien. Je ne voyais pas l'image de la personne en face de moi. Quand je suis allée au Vietnam, j'ai vécu cette scène exactement.

Tu ne l'as pas dit.

J'ai dit à la personne là-bas que j'ai rêvé cette scène il y a un mois et demi avant.

H♂ : *Quel est le sens de cette prémonition ? Une scène particulière ?*

Une découverte et l'harmonie. Plénitude et connexion avec tout. Un moment divin où tout vous paraît brillant.

J♀ : *Être en accord avec soi, c'est beau.*

En plus c'était un voyage particulier où je dépassais des choses par rapport à moi-même. Je suis phobique de l'avion et j'ai passé douze heures en vol, je partais presque toute seule. Très fière de moi. Toi Graciela qui connaît les tarots de

Marseille, j'avais l'étoile.

J♀ : *C'est la providence. C'est aussi la communication.*

J'ai rencontré cette personne avec qui j'étais en connexion. J'ai beaucoup aimé la baie d'Along terrestre. Je suis quelqu'un qui parle beaucoup, mais cela m'a laissé sans voix.

* * *

P♂

C'est un rêve court. Je suis dans une pièce. Dans une cage il y a un petit félin. Il a fait un trou dans le grillage car il est sur le point de sortir. Je me dis que c'est trop tard pour intervenir et l'empêcher de sortir. À ma droite un chien que j'essaie de protéger.

H♂ : *Le félin, c'est toi et le chien c'est Graciela. Tu protèges ton analyste de ta violence, en quelque sorte.*

L'autre fois c'était un tigre.

Là le matou est plus petit, mais c'est quand même un félin. C'est plutôt un lynx, un chat sauvage.

H♂ : *Graciela est du signe du chien. Un gros chien et un lynx, cela doit s'équilibrer.*

Qui peut être pour toi le chien ?

Une partie de moi, qui me protège. Une autre énergie, travaillée, tandis que le félin c'est une énergie non travaillée.

J♀ : J'avais pensé à une confrontation homme-femme et une femme dans une position agressive. Tu ressens peut-être une part en toi qui est agressive, violente. Le chien est plus stable, plus loyal.

J♀ : Mais pourquoi dans la cage ?

Il y a un trou, il a ouvert les défenses. Il a le courage de s'affirmer, il a ouvert une relation avec l'extérieur, il peut sortir, c'est trop tard pour empêcher. Tu avances dans la vie.

Je ne suis plus dans la dynamique de me masquer. Je peux dire ce que je ne suis pas, mais pas qui je suis. Le fruit dans le travail est difficile à définir, mais je sens un retour. Cela me fait penser à une cage que j'avais fabriquée à l'école il y a très longtemps. À l'intérieur j'avais mis un couple de colombes. C'était la même nature grillage.

* * *

Graciela

Mon rêve, en deux secondes. Le cimetière d'Argentine. Dans une voiture rouge, je circule dans un cimetière vers le tombeau de

mon fils aîné. Je suis dans la voiture avec ses trois frères. Je vois une grande fête, comme une tente tout en blanc, avec des tables. Je dis « Qu'est-ce qui se passe ? », « Mon fils se marie ». Le gardien dit que je ne peux pas entrer, mais que, si j'entre, je ne dois pas faire de bruit. Je vois mon fils, je ne peux pas me contenir. Je fais son mariage au ciel. Je crie « Guillermo ». Il me prend dans ses bras « Maman, tu ne peux pas rester, je me marie, je ne suis plus médecin, je suis un guérisseur et j'ai un autre nom ». Il ne me dit pas son nom. « Veux-tu voir ton frère et tes sœurs ? », « Non, ce n'est pas le moment ». Je me réveille et je suis pleine de joie. En racontant ce rêve, je vois toutes les petites feuilles des arbres du cimetière, c'est très agréable et les oiseaux passant entre les colonnes.

J♀ : Très beau rêve. Un bon message de votre fils.

Je suis sûre qu'il m'aide dans ma vie professionnelle.

H♂ : Et qu'il te passe son énergie.

Et je l'aide dans son évolution spirituelle, car, quand il est dé-

cédé, j'étais tellement choqué, une astrologue, qui avait beaucoup travaillé le thème de mes enfants et le mien, m'a dit « Le thème continue après la mort, vous n'êtes pas séparés, il vous aide dans votre travail sur terre et vous l'aidez aussi.

J♀ : Maintenant il est guérisseur, donc une communication plus importante entre vous.

C'est tellement réel, un rêve solide.

H♂ : Ce rêve te permet de faire le deuil, il te rassure.

Quand la mère de Philippe est décédée, je lui ai dit que maintenant il y a un fils qui reçoit sa mère, et sur terre c'est lui qui me défend. Ce rêve est magnifique.

J♀ : Votre fils est décédé ?

Oui, il y a 10 ans. Ah non, c'était en 90, en fait 23 ans. C'est comme si c'était plus récent. Tu as raison, cela me semble en dehors du temps. Je dis qu'il y a une continuité. Cette année beaucoup de gens sont partis, vos mères à tous deux.

Équipe de « SOS Psychologue

A LIRE

REPONSES AUX QUESTIONS (TOME 1)

de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (20€) sur www.thebookedition.com (sciences humaines/psychologie)

Résumé : L'auteur propose une approche vivante et passionnée pour transmettre son expérience d'une psychologie vécue au quotidien. Elle nous offre de partager sa vision dynamique des changements des profils individuels et de la société. « Réponses aux questions » est organisé par thème. Les thèmes ont été publiés dans la lettre de SOS, le volume 1 reprend les thèmes des numéros de mars 1994 (n° 1) à août 1998 (n° 45).

REPONSES AUX QUESTIONS (TOME 2)

de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (20€) sur www.thebookedition.com (sciences humaines/psychologie)

Résumé : L'auteur propose une approche vivante et passionnée pour transmettre son expérience d'une psychologie vécue au quotidien. Elle nous offre de partager sa vision dynamique des change-

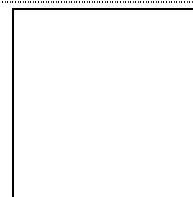
ments des profils individuels et de la société. « Réponses aux questions » est organisé par thème. Les thèmes ont été publiés dans la lettre de SOS, le volume 2 reprend les thèmes des numéros de septembre 1998 (n° 46) à octobre 2002 (n° 80).

REPONSES AUX QUESTIONS (TOME 3)

de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (20€) sur www.thebookedition.com (sciences humaines/psychologie)

Résumé : L'auteur propose une approche vivante et passionnée pour transmettre son expérience d'une psychologie vécue au quotidien. Elle nous offre de partager sa vision dynamique des changements des profils individuels et de la société. « Réponses aux questions » est organisé par thème. Les thèmes ont été publiés dans la lettre de SOS, le volume 3 reprend les thèmes des numéros de novembre 2002 (n° 81) à août-septembre 2008 (n° 120).

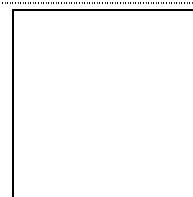


ASPECTS PSYCHOSOCIAUX DE C. GUSTAV JUNG

de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (30€) sur www.thebookedition.com (sciences humaines/psychanalyse)

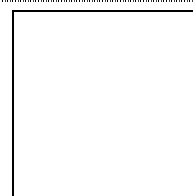
Résumé : L'auteur nous invite à la découverte vivante de la psychologie de C. Gustav Jung dans la vie actuelle. Carl Gustav Jung est un médecin, psychiatre, psychologue et essayiste suisse né le 26 juillet 1875 à Kesswil, canton de Thurgovie, mort le 6 juin 1961 à Küsnacht, canton de Zurich, en Suisse alémanique. Fondateur du courant de la psychologie analytique, Jung a profondément marqué les sciences humaines au XXe siècle.



CONTES DE MAREE HAUTE de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (20€) auprès du secrétariat de l'association (06 86 93 91 83)

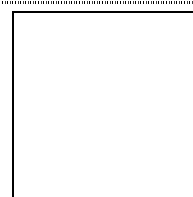
Résumé : Pourquoi les appeler *Contes de marée haute* ? Parce qu'ils sont nés au moment de la marée haute du désir. Ce désir qui est comme une lumière et se répète en forme de trajectoire placée entre la pulsion et le fantasme. Ce sont des contes nés de la dimension d'aimer, insérés dans des structures archétypiques, dans des paysages inconscients, toujours vivants, symboliques et inépuisables. Je ne sais pas qui est l'écrivain en moi. Toujours est-il que je suis en train de vivre ces contes. Les personnages n'ont pas envie de partir et je ne peux pas les chasser, car ce sont mes amis, mes guides, mes compagnons de route. J'écris ces lignes depuis le quatrième étage au 68 du boulevard de Courcelles tout en écoutant de la musique grégorienne. Cette histoire ne se terminera jamais. Il se trouve, régulièrement, un personnage nouveau qui émerge à l'horizon du désir et qui demande un espace, une parole. Puisse la marée haute l'engendrer...



LAÏCITE ET RELIGION de Georges de MALEVILLE

Disponible à la vente (15€) auprès du secrétariat de l'association (06 86 93 91 83)

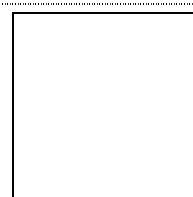
Résumé : Ce livre est né d'une constatation : celle dans le monde de l'Europe occidentale, et spécialement en France, où l'irréligion est omniprésente, et domine à ce point la culture que toute manifestation de foi religieuse apparaît comme incongrue, bizarre, voire franchement suspecte. Il n'en a pas toujours été ainsi. Le phénomène, au contraire, est relativement récent et remonte au plus à un siècle et demi. Comment en est-on arrivé là, à partir d'une « chrétienté » où les Papes déposaient rois et empereurs à leur guise ? A qui incombe la responsabilité de cet agnosticisme total ? Et surtout quel est son avenir ? Va-t-on assister durablement à l'instauration d'une nouvelle ère, où la religion comptera pour rien dans la société ? Ce livre ne prétend pas apporter de solutions tranchées, tout au plus indique-t-il des voies de recherche. Mais les questions, elles, sont franchement posées, et elles demeurent.



NICANOR ou « FRAGMENTS D'UNE LONGUE HISTOIRE VERS LA MAREE HAUTE DE LA VIE » de Graciela PIOTON-CIMETTI de MALEVILLE

Disponible à la vente (26€) auprès du secrétariat de l'association (06 86 93 91 83) et sur www.publibook.com

Résumé : "Les souvenirs arrivent et un goût de certitude, de compréhension effective reste en moi. Laura, Lila... La seule chose qu'elles eussent en commun était ce regard désespéré adressé aux autres afin de savoir si elles existaient. Lila à cause de sa surdité recherchait dans les regards des réponses. Laura recherchait la reconnaissance de son existence au travers d'un corps, habillé dans ses misères par les meilleurs couturiers du monde. Lila ne s'inquiéta jamais de l'impression que les au-



tres pouvaient avoir d'elle. La seule chose qui pût l'intéresser, et qui l'intéresse encore est de garder sa dignité."

Lila et Laura. "Je" et "Elle". Et, entre ces pôles, l'écriture balance, tangué, se faisant tour à tour chroniques et confessions, oscillant aussi entre le mondain et l'intime. Mouvements de va-et-vient, de ressac, qui emporte avec lui les catégories du vrai et du faux, du vécu et du fantasmé, pour créer une oeuvre labyrinthique. Un roman-dédale aux sables (é)mouvants, qui relate une double destinée féminine avec, pour toile de fond, les bouleversements historiques mondiaux.

Bon de commande

à retourner au secrétariat de l'association SOS Psychologue
84, rue Michel-Ange 75016 Paris - Tél : 06.86.93.91.83 - 01.47.43.01.12

M., Mme, Mlle _____

Adresse _____

Téléphone _____ Email _____

Ouvrages commandés

Réponses aux questions (tome 1) de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville (TheBookEdition) _____ 20€

Réponses aux questions (tome 2) de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville (TheBookEdition) _____ 20 €

Réponses aux questions (tome 3) de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville (TheBookEdition) _____ 20€

Aspects Psychosociaux de C. G. Jung de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville (TheBookEdition) _____ 30€

Contes de Marée Haute de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville (Vericuetos) _____ 20€

Laïcité et religion de Georges de Maleville (SDE) _____ 15€

Nicanor (ou « Fragments d'une longue histoire vers la marée haute de la vie ») de Graciela Píoton-Cimetti de Maleville (Publibook, www.publibook.com) _____ 26€

Mode de paiement

Montant total de la commande (€) : _____ (hors frais de port)

Espèces : par chèque :

Date : _____ Signature : _____

AVIS AUX LECTEURS

L'équipe de SOS Psychologue est prête à recevoir toutes vos réactions à ce numéro ainsi que vos suggestions ou même des articles pour le thème du prochain numéro :

« L'harmonie »

Vos remarques sont précieuses pour être plus à l'écoute de vos interrogations et tenter de mieux y répondre. Elles pourront être publiées ultérieurement, avec votre accord*.

Ce numéro, fidèle à l'esprit de l'association, a pour objectif de vous accompagner dans vos réflexions sous forme d'une information pratique et plus applicable que des discours théoriques. Nous espérons que vous trouverez dans la diversité des articles et des auteurs le style et le contenu auxquels vous serez le plus sensibles.

L'équipe de SOS Psychologue

*: vous pouvez transmettre vos remarques et suggestions par écrit, par e-mail ou par téléphone (coordonnées ci-dessous)

STRUCTURE DE L'ASSOCIATION

Siège social :
84, rue Michel-Ange
75016 Paris

☎ 01 47 43 01 12 / 06 51 83 79 98

06 86 93 91 83 / 06 77 58 02 03

email : sospsy@sos-psychologue.com

Présidente :

Graciela PIOTON-CIMETTI
Docteur en psychologie clinique
Psychanalyste, sociologue et sophrologue
Site personnel : www.pioton-cimetti.com

Vice-président :

† Georges de MALEVILLE
Avocat à la cour

Secrétaire général et Trésorier

Hervé BERNARD
Ancien élève de l'École polytechnique
Psychologue en formation

Relations publiques

Hervé BERNARD
Psychologue en formation

Réponse clinique

Laura BRAX
Psychologue

Webmaster (site Internet) :

Jacques PIOTON
Diplomate

Recherche et investigation

Graciela PIOTON-CIMETTI
Philippe DELAGNEAU
Ingénieur

Comité de rédaction :

Graciela PIOTON-CIMETTI
Hervé BERNARD

BUT DE L'ASSOCIATION

Créée en août 1989, S.O.S. PSYCHOLOGUE est une association régie par la loi de 1901. C'est une association bénévole animée par une équipe de spécialistes qui vise à apporter aux personnes une réponse ponctuelle à leurs difficultés d'angoisse, d'anxiété, de relation ou de comportement.

Les intéressé(e)s peuvent alors contacter l'Association lors des permanences téléphoniques pour un rendez-vous pour une consultation gratuite d'orientation.

– répondeur tous les jours –

☎ 01.47.43.01.12

**Demande de rendez-vous /
réponse téléphonique aux :**

01 47 43 01 12

06 51 83 79 98

06 86 93 91 83

06 77 58 02 03



Vous pouvez consulter notre site
et la lettre mensuelle sur *Internet* :

<http://www.sos-psychologue.com>

ACTIVITÉS DE L'ASSOCIATION

L'Association organise des soirées à thème pour mieux faire connaître la psychologie et l'aide qu'elle peut apporter dans la connaissance et la compréhension de soi-même. Parmi les thèmes envisagés : l'analyse des rêves, la sophrologie, le psychodrame.

D'autre part, un travail analytique sur des problèmes quotidiens ou bien des questions générales peuvent être proposés et chacun apporte son témoignage. Il est également possible de définir un thème de travail en fonction de la demande de nos adhérents.

AGENDA

Prochaines réunions de groupe chez le
Dr Pionon-Cimetti au siège social

Mercredi 30 octobre 2013

Mercredi 27 novembre 2013

à 20h30

Réservation obligatoire 3 jours à l'avance
par téléphone : 01.47.43.01.12,
06.86.93.91.83 ou 06.77.58.02.03

- en indiquant le nombre et les noms des participants
- se renseigner sur le code d'accès

*Direction de la Publication -
Rédactrice en chef :
E. Graciela Pionon-Cimetti*